



Chimeres



CHIMERES

Printemps

1969

Rédacteur en chef:
Lloyd Free

Conseiller universitaire:
M. le professeur
Kenneth White

Rédacteurs adjoints:
Joseph Crivelli
Claire Dehon
Roseann O'Reilly

Conseiller adjoint:
M. le professeur
J. Theodore Johnson

Equipe:

Isabell Armitage
John Beckley
Monique Billings
Lucie Bryant
Eloise Caspall
William H. Cannon, Jr.

Dessin de la couverture:
Lewis Woelk
William H. Cannon, Jr.

Revue publiée par les étudiants gradués du
Département de Français à l'Université du Kansas avec
l'appui bienveillant et généreux de l'*Alliance
Française de Kansas Citu, Missouri* et la partici-
pation encourageante du *College of Liberal Arts and
Sciences of the University of Kansas*.

TABLE DES MATIERES

<i>M. Lorylei d'Epineuse</i> : O chute: la deception de la vie en rose tombe et se ralunette.	3
<i>Isabelle Armitage</i> : Le week-end.	4
<i>Caroline Pensec</i> : Une étude structurelle du <i>Chevalier de la charette</i> ou <i>Lancelot</i> par Chrétien de Troyes.	10
<i>Margaret Boyer</i> : A Redon.	15
<i>Hans Runte</i> : Analyse de la structure du deuxième recueil des <i>Fables</i> de la Fontaine.	16
<i>Margaret Boyer</i> : Sonning soixante-quatre.	19
<i>Roger M. Siau</i> : L'Erotisme dans la <i>Nouvelle Héloïse</i>	20
<i>J. Crivelli</i> : Blanc et juste.	26
<i>Vigor Hoctoo</i> : Biblio nox.	27
<i>J. Theodore Johnson, Jr.</i> : Le fichier bibliographique.	28
<i>W.W. Robson</i> : Pharmakos.	32
<i>Michel Coclet</i> : Mythologie phanthéiste et cahotique	35

O Chute: La Déception de la Vie en Rose Tombe et se Ralunette

Il s'est levé, crevé
avant qu'on ne fît
le lit.

Il fait signe de la croix sans
en manger
et
instantanément
il boit le café du même genre.

Et il dit sans enthousiasme
"la vie recommence"
(Ce qui est la preuve que les roseaux ne
réfléchissent pas 24h sur 24).

Et le jour ouvrier s'ouvre gris
et la grille des travaux se referme
sur les brebis qui tapent à la machine (bée)
à des tables de multiplication ad infinitum
(ou jusqu'à douze bis).

Revenons à notre mouton. Le voilà
Qui remue la bouche; aboie le cœur à qui
il n'a séchement plu depuis deux jours (manque d'humeur)
ou à cause de cette mauvaise circulation
qui s'embouteille toujours
les jours gris comme
le Carême.

On dirait qu'il s'ennuie
mais c'est impossible
Tout change
(tous les feux rouges verdissent un jour ou
l'on triche).

Et puis il y a toujours
L'Heureuse Rentrée
Et le martini sec
Pourtant ce jour là...

Il en a mare(il n'aime point les malades
imaginaires qui maurent sur scène)
Et il va au merdecin(Le Docteur Tranchant,BS,CRS,MD,etc.)
Qui Candidement prescrit
des lunettes roses.

Il se lève toujours las (zzz...)
avant qu'on ne fasse
le lit.
mais maintenant il s'en défie.

Et il se lève
C'est l'important.
Le petit Vert-Vert vole encore
et dit
"Dans chaque malle il y a du bien."

M. Lorylei d'Epineuse

LE WEEK-END

Les invités, comme le poisson dit-on, commencent à sentir au bout de deux jours. En dépit de sa grossièreté cette constatation ne laisse pas de contenir une part de vérité. Personnellement je n'aime pas m'exporter, sauf chez des amis intimes, et j'ai acquis la terreur des fins de semaine où de semi-inconnus viennent partager notre existence, et se reposer, eux. Tandis que Martin aime que l'on nous rende visite.

Nous habitons un ranch à quinze milles d'une communauté artificielle du haut-désert de Californie qui n'était qu'un point sur la carte, il y a moins de vingt ans. Evidemment notre propriété ne ressemble en rien à ce village super-civilisé. Nos maisons ont été bâties quinze cents pieds plus haut, à la cote quatre mille huit cents, ce qui fait que l'hiver nous sommes enneigés. Mais nous possédons sur nos terres des amoncellements de rochers dont Martin prétend qu'ils ont été éparpillés par Paul Bunyon. Le sol est fait de "granit décomposé", (moi, j'appelle ça du sable), plus ou moins recouvert de cactus du genre "chollas", de figuiers de Barbarie, d'arbres de Josué, de pins pignons et de génévriers. Des "Manzanitas" garnissent le versant nord de la colline. Il y a très peu de terrain plat et l'ombre ne s'y étend guère. Nous avons quinze acres, mais nous pourrions tout aussi bien nous sentir propriétaires du désert tout entier, puisque notre plus proche voisin gîte à huit milles de chez nous. L'endroit que Martin a choisi est à la fois primitif et spectaculaire. Quand le temps n'est pas sur le pied de guerre, c'est assez divin. Le ciel bleu Cézanne, les rochers empilés, sont d'une majesté souveraine. Les couchers de soleil abrupts laissent des traînées bleues et roses au ras des haut-plateaux, et les nuits claires sont d'une absolue perfection, chaque étoile gravée dans le firmament, avec la pleine lune brillant au-dessus de la "mesa" qui s'insère entre les collines. ("Viens voir la Loie-vactée" criait un soir, à sa femme, un invité légèrement éméché. Nuit et jour, l'air qu'on respire est vif et pur.

Malheureusement nous avons quelques problèmes météorologiques. Le vent, par exemple. Quand il souffle, même dans les maisons on grince des dents, parce que le sable qui rien ne retient au ras du sol s'infiltré par les moindres interstices. Si la pluie est rare, elle est également torrentielle et terrifiante. Son ruissellement soudain pénètre dans les bâtiments, emplit le lit de la rivière desséchée, avec un bruit de tonnerre. Mais ce sont là des événements relativement rares. Le problème le plus commun, et singulièrement éprouvant pour les invités, c'est la chaleur. Une température de cent dix degrés Fahrenheit est courante en été. Inutile de dire que nous n'avons pas l'air conditionné; en fait nous n'avons même pas l'électricité.

Mais, qu'on ne se y trompe pas, nos deux maisons séparées par un pavillon abrité d'un toit articulé paraissent très confortables. L'une des maisons est faite d'épaisse planches de sequoia montées sur des poutrelles de fer, l'autre est en béton armé. Elles ont des toits d'aluminium, mauvais conducteur de chaleur. L'intérieur en est plaisant, avec ses nombreux tapis indiens, anciens, aux laines teintées de couleurs végétales et ses tableaux couvrant les murs sur trois rangées. Il y en a deux cents cinquante, pour être exact. Martin est un collectionneur.

Un jeudi de juillet, Martin revint du village dans le "Model A" entièrement remis à neuf (ça a coûté plus qu'une voiture de l'année, mais on est pionnier ou on ne l'est pas!).

"Agathe!" hurla-t-il, "les Huntman viennent passer le week-end." Il me tendit pour que je la lise, la lettre qu'il tenait à la main.

Cole Huntman est imprimeur, et je l'avais rencontré une fois dans son élégante imprimerie de Los Angeles. Le début de sa lettre m'apprit que sa femme s'appelait Rebecca. Martin était très excité. Il avait établi la maquette d'un livre de très belles photographies originales et il voulait non seulement convaincre Huntman de l'imprimer, mais aussi de le publier. Recevoir au ranch était en soi une tâche ardue, sans y ajouter la menace de déplaire à des gens importants. Je ne parvenais pas à montrer beaucoup d'enthousiasme.

"Qu'est-ce que tu as?" me demanda Martin rageusement. "Toujours la même: tu n'aimes pas les gens." Je ne répondis rien, mais je le trouvais plein d'humour. N'était-ce pas lui qui m'avait convaincue de vivre dans cette solitude?

"Je ferai la cuisine," ajouta-t-il. "Tu n'auras à t'occuper de rien," et il partit noblement en direction de son bureau. Il croyait sincèrement qu'il lui suffisait de cuisiner un seul de ses célèbres plats pour que tous les repas d'un week-end deviennent des festins. Evidemment s'il avait eu le sens des réalités, ce n'est pas dans son ranch que nous nous serions installés pour y vivre les quatre saisons de l'année.

Je réfléchissais fiévreusement, établissant un plan de campagne culinaire, quand je m'aperçus que je n'avais pas lu jusqu'au bout la lettre des Huntman: "Comme vous nous l'avez si aimablement suggéré, nous quitterons Los Angelès de bonne heure vendredi matin, pour ne pas traverser le désert en pleine chaleur." Vendredi, matin, de bonne heure! Oh Martin! Non pas samedi, mais déjà vendredi, ce qui ajoutait à mon désarroi. Et je ne connaissais pas suffisamment les Huntman pour savoir s'ils avaient coutume de faire maigre; aimaient-ils seulement le poisson?

Je me dirigeai vers l'ancre de Martin, sa bibliothèque et son studio, où comme d'habitude un fouillis sans nom le disputait à la poussière sablonneuse. Arriverais-je à convaincre Martin de m'aider au nettoyage des maisons?

"Martin!" dis-je d'une voix que je souhaitais douce et ferme. Il me regarda avec un ressentiment évident: je venais d'interrompre sa lecture minutieuse du Time, et je continuai: "Je vais au village faire des provisions. Veux-tu que j'achète ce qu'il faut pour que tu puisses faire ton poulet à la crème?"

"Excellente idée. Achète deux poulets et au moins un litre de crème."

Martin ne s'embarrasse pas de détails. Il trouve que c'est mon rôle d'y pourvoir. Tenir la maison, vérifier les comptes en banque, choisir et acheter ses vêtements. Et même si je ne le laisse jamais à court de timbres, de colle, de crayons ou de papier, il se débrouille cependant pour ne jamais les trouver quand il en a besoin, puisque son intuition et sa paresse lui ont fait découvrir il y a bien longtemps "qu'un beau désordre est un effet de l'art." Pourtant, étant donné la qualité de nos visiteurs, je n'eus droit à aucune récrimination quand je recommandai un certain nettoyage de son lieu de travail, accompagné d'un déblaiement, au moins superficiel, de son bureau. Il est bien entendu que je ne dois jamais y toucher, sous aucun prétexte, mais en faisant appel à sa vanité, j'arrive parfois à lui faire faire ce que j'estime nécessaire.

Quand j'eus achevé de préparer l'indispensable, il était minuit passé. Les lits étaient faits dans la chambre de nos invités, des serviettes fraîches pendaient dans l'impeccable salle de bains. A la cuisine, les légumes lavés et épluchés attendaient l'heure de la cuisson, ou de la mise en salade. Il était bien inutile de laver le carreau rouge avant l'ultime minute précédant l'arrivée des étrangers. Le carreau rouge se salit à la première trace de pas.

Martin s'éveilla à cinq heures et demie.

"Je vais descendre au village," tonna-t-il avec alacrité.

"Mon très cher, il est cinq heures et demie. A quelle heure penses-tu qu'ils vont arriver?"

"Ma foi, je n'en sais trop rien. Mais je sais que je ne veux pas les manquer. Je leur ai dit que je les rencontrerais à la Station-Service."

"Bien sûr, bien sûr!" dis-je avec une patience dont je me demande encore avec étonnement comment je pouvais en être capable. "Mais, après tout, il n'est que cinq heures et demie?"

Je luttai cependant, avec un certain succès, pour le tenir en haleine jusqu'à sept heures. Je parvins, même, à lui faire laver la cuisine. Après cet effort suprême, il lança:

"Allons! viens, mon chien!"

Le pointer blanc, que nous appelons Arrow - et qui a de la flèche la rapidité - sauta dans la Ford par la fenêtre ouverte, et s'assit sur le siège de droite, la langue déjà pendante et l'impatience inscrite dans ses muscles frémissants. "Tel maître, tel chien," pensai-je.

Kiva, la chatte, bâilla en s'étirant. Elle me regardait en clignant des yeux, et sauta sur le comptoir où je mets son écuelle, à l'abri des incursions de son ami Arrow. J'étais déjà recue de fatigue. A l'ombre, il faisait 90° Fahrenheit. Je m'assis sous le pavillon, avec un verre de café glacé. Kiva, se pouléchant, vint se lover sur mes genoux. Au bout d'un moment je me remis au travail, et, enfin, je pris le temps de m'habiller.

Vers dix heures du matin, je considérais avec une certaine fierté l'aspect aimable des maisons. J'en arrivais même à penser que ce long week-end pourrait être plus agréable que ce que j'en avais d'abord espéré.

A dix heures et demie, dans un nuage de poussière, les voitures apparurent au détour du chemin. Arrow, plus gentleman que jamais, n'avait pas bougé de son siège. Les Huntman arrêtaient leur voiture à la hauteur du pavillon. C'était une Cadillac noire, aux poignées dorées. (Tout au moins je supposai que c'était une Cadillac noire, mais les sept milles parcourus dans le sable du chemin, l'avaient patinée d'une couleur indéfinissable).

Martin en ouvrit la portière, et Rebecca apparut, vêtue d'une ravissante robe de soie blanche, à pois noirs, aux pieds des souliers vernis à hauts talons, des gants blancs, un sac assorti aux chaussures, ses cheveux d'argent ondulés et calamistrés à la mode de ses belles années - 1925, calculai-je. Derrière elle, un petit garçon sauta lestement de la limousine. Elle me sourit avec un calme olympien, digne de son apparence.

"-Bruce!" me dit-elle en désignant l'enfant dont elle avait pris la main. "Je suis sûre que vous serez ravie que nous l'ayons amené. Ma fille qui est en voyage m'a demandé de le garder cette semaine."

Je souris à mon tour, un peu nerveusement, les mains enfonçées entre ma ceinture faite de plaques d'argent, ornées de turquoises et mon short de toile blanche - quelque peu embarrassée à cause de mes jambes nues et de mes sandales et surtout horrifiée à l'idée d'une rencontre possible entre un petit garçon de six ans et d'un "rattle-snake", puisque les serpents à sonnette sont assez communs dans notre désert.

Martin était en train d'aider Cole à extraire de la malle arrière de la Cadillac une pile de bagages. Cole, à travers l'angle d'ouverture, me lança un large sourire et un "Hello!" engageant.

"Je m'en vais prendre Bruce avec moi dans ma chambre," affirma Mrs. Huntman. "Je suis sûre que Cole sera d'accord."

Dans la maison de béton armé, où se trouve la chambre d'amis, le studio de Martin est la seule pièce où il y ait un lit qu'on puisse offrir en cas de besoin. Martin y conduisit Cole immédiatement.

Entre autres, il y a une chose que je suis bien obligée d'expliquer à nos hôtes, c'est que l'eau, dans notre ranch, est aussi rare que précieuse. Nous n'avons pas de puits, et le réservoir d'eau sur la colline ne contient que mille gallons, que nous faisons venir à prix d'or du village. Jusque-là, ma démonstration est relativement aisée. Mais il me faut bien en venir à des précisions plus délicates. Et j'affirme, chaque fois, avec un sourire un peu contraint que, lorsqu'on se sert des toilettes, on emploie fort exactement sept gallons d'eau, ce qui en soit n'est pas catastrophique, mais ne tarde pas à le devenir si le plongeur ne se remet pas exactement en place, et si, en conséquence, l'eau de vidange continue inexorablement de s'écouler. Au quel cas, en quelques heures, le réservoir est à sec et comme, bien entendu, nous n'avons pas le téléphone, nous pouvons nous trouver dans une situation qui pour ne pas être désespérée, n'en est pas moins fort désagréable. Il me faut donc enseigner à nos invités, à soulever le couvercle de porcelaine chaque fois qu'ils se servent de la chasse d'eau et à vérifier soigneusement que le plongeur s'est remis en place et qu'en conséquence l'eau ne s'écoule pas inconsidérément. C'est une manoeuvre qui ne demande qu'un peu d'attention, mais que nos hôtes s'empressent d'oublier dès que j'ai le dos tourné; ce qui fait qu'il ne me reste plus qu'à galoper d'une maison à l'autre, à intervalles réguliers, pour inspecter s'il ne se produit rien de désastreux. La présence d'un enfant de six ans n'arrangeait rien à mes angoisses aquatiques.

Pour moi, le premier jour se passa sans encombre. Les repas à préparer, les vaisselles à faire, et diverses autres menues tâches, sans compter amuser le jeune Bruce, remplirent des heures qui me parurent fort nombreuses. Quant à Rebecca, on ne peut pas dire qu'elle paraissait particulièrement ravie.

Martin s'était emparé de Cole, qu'il avait habillé à sa façon, d'un short délavé, d'une chemise sans boutons, et qu'il avait coiffé d'un casque colonial. Cole s'amusait follement. Il y avait longtemps qu'il n'avait été à pareille fête. Ils passèrent la journée dans le studio, n'apparaissant que pour boire et manger. Enfin, le soir tomba, amenant avec lui une fraîcheur bienfaisante. Nous nous retrouvâmes, tous ensemble, sous le pavillon. Rebecca s'était changée pour le dîner, après avoir passé la plus grande partie de la journée dans le silence inviolé de sa chambre à coucher.

Le dîner présenta un problème, comme je l'avais imaginé, mais pourtant, ce problème était d'une nature que je n'avais pas prévue. Rebecca, sinon active, mais au moins près de moi dans la cuisine, considérait d'un oeil hagard les cartons de truites réfrigérées que j'avais mises à déglivrer dans l'évier.

"Des truites japonaises?" dit-elle enfin d'une voix tremblante.

Je ne comprenais pas où elle voulait en venir.

"Japonaises, oui, c'est ça!" répondais-je d'une voix rassurante.

Sa crainte se fit plus pressante:

"Et les radiations?" reprit-elle, sur un mode aigu.

"Les radiations? Quelles radiations?" demandai-je ahurie.

"Mais enfin!" dit Rebecca exasperée, "ne savez-vous donc rien sur votre montagne des explosions atomiques dans le Pacifique?"

J'étouffai une indécente envie de rire.

"Je croyais que les truites étaient des poissons de rivière?" dis-je enfin.

Rebecca fronça le sourcil. Il était évident qu'elle n'avait guère l'habitude d'être contrée. Elle affirma sèchement:

"C'est possible. Mais, pour moi, tout ce qui vient du Japon est suspect."

L'entrée de Cole, qui n'avait pas quitté son casque, me sauva.

"Des truites! Bravo, bravo, bravo! j'adore les truites."

Je soupirai de joie. Inutile de dire, que je dus préparer un menu spécial pour l'enfant chéri. Il passa la moitié du dîner sous la table à récupérer la nourriture qu'il y laissait tomber, renversa son lait et se conduisit en tous points comme on peut l'espérer d'un Bruce de six ans, auquel on n'a évidemment jamais essayé d'enseigner les bonnes manières. La crainte de complexer leurs enfants est pour les parents le commencement de la sagesse, pensai-je.

Le samedi matin, je préparai le petit déjeuner. Martin se réservait pour le dimanche, où il ferait tâter à ses hôtes des pancakes "les meilleurs de tout l'univers." Il mettait assez de levure dans la pâte pour les faire gonfler au delà du possible. Un jour qu'il avait eu l'idée géniale d'en mettre un pot bien fermé dans le frigidaire, quelques heures plus tard quand j'en ouvris la porte, le pot vola en éclats et je fus inondée de mixture des pieds à la tête. Mais samedi, c'était à moi de jouer. Nous ne prenons jamais de petit déjeuner, à moins d'avoir de la compagnie, et Martin est plutôt du côté des gras et de celui des maigres. Mais quand nous avons du monde, il en profite à satiété. J'avais l'impression d'être devenue la vivandière d'une armée victorieuse, bien entendu. Thé, café, chocolat, pain frais, beurre, oeufs, confitures, miel, tout y passait. Seulement si Rebecca préfère le thé, Martin, lui, ne boit que du Sanka. Cole et moi avalions notre café noir paisiblement. Bruce, moustachu de chocolat, était déjà dehors, essayant d'attraper Kiva qui, prudente, disparut pour le reste du week-end. Arrow n'était pas moins rempli de sagesse que sa soeur la chatte. Il retroussa les babines, montra des crocs pointus, et Bruce renonça à apprivoiser des animaux si peu aimables. De telle sorte que, comme la veille, il se rabattit sur moi.

"Dis donc! Comment t'appelles ce truc au-dessus de ton lit?"

"Tu veux dire le crucifix?"

"Ké ksé ksa?"

"Demande donc à ta grand-mère!"

Cole rentra le premier et Bruce l'entraîna dans ma chambre. De la cuisine, je l'entendis expliquer:

"C'est un homme qui prétendait être Dieu, et que les Juifs ont crucifié parce qu'ils ne le croyaient pas.

Je sursautai. "Eh bien voilà! ils sont juifs," pensai-je. Ce qui m'inquiétait, en vérité, c'était le lard. Qu'est-ce que j'allais leur donner à la place, avec les "pancakes" de Martin?

Rebecca apparut dans une robe de plumetis, aussi fraîche qu'un fromage blanc qu'on vient de démouler. Cette bonne pensée me rendit supportables mon short et mes cheveux plats.

"Avez-vous bien dormi?" demandai-je gaiement.

"Pas très bien. Je n'ai même pas pu lire à cause de la chaleur que dégage votre lumière au gaz. C'était effrayant."

"Désolé!" fis-je. "Nous essaierons de trouver autre chose pour vous éclairer ce soir."

Tandis que l'eau de son thé chauffait, Rebecca contempla le lard.

"Aimeriez-vous mieux des sardines?" hasardai-je. Je n'avais ni langue fumée, ni foies de volailles, rien, en tout cas, de ce que mangent les gens qui s'abstiennent de viande de porc.

"Non merci! les oeufs me suffiront parfaitement."

Après le petit déjeuner, Martin emmena Cole chercher le courrier au village. Auparavant, je pris Martin à part et lui demandai de rapporter pour le lendemain, n'importe quoi qui ne contienne pas de porc.

"Surtout! n'oublie pas!" dis-je avec force.

"Fais-moi confiance!" rétorqua Martin.

Arrow vit d'un oeil mauvais sa place occupée par Cole. Il s'installa sur l'étroite plate-forme entre la banquette et la capote du "Model A". Ses pattes de devant pendaient par la portière ouverte et je me demandais quand il allait être éjecté?

Rebecca se décida à chercher un livre qui lui convienne parmi les cinq mille volumes qui composent la bibliothèque, tandis que je faisais la vaisselle, "aidée" par Bruce.

Nettoyer, balayer, faire les lits, ("je ne sais pas comment vous les voulez?" m'avait dit Rebecca, en considérant ses mains aux ongles parfaits. Comment aurais-je pu lui imposer une tâche qui aurait pu risquer de casser une de ces merveilles?) ranger... j'avais à peine terminé quand les hommes revinrent du village.

"J'ai montré Pioneertown à notre ami Cole," dit Martin allègrement. "Nous avons même bu de la bière au Café Rouge."

"Eh là!" pensai-je, "ça commence tôt." Inch Allah! après tout, je n'y pouvais rien.

"Qu'est-ce que tu as trouvé comme viande?" demandai-je.

Le visage de Martin s'assombrit.

"Bon!" repris-je. "J'irai au village après déjeuner. Rebecca aura peut-être envie de se promener."

Il fallut, évidemment, emmener Bruce. En dépit, ou à cause de la chaleur de l'après-midi, il ne se tint pas tranquille une seconde. Rebecca s'éventait. Je lui suggérai de préparer son plat favori. Elle en parut touchée, et me promit de nous faire une tarte au fromage. Au moins j'allais apprendre la vraie recette de quelque chose que j'aime manger.

Les courses au village nous prirent une grande partie de l'après-midi. Je poussai la charité jusqu'à emmener Bruce voir les chevaux du "Dude Ranch", où il nagea dans la piscine, en ma compagnie, tandis que Rebecca restée sur le bord, sous un parasol, fondait néanmoins, et, jaunissant, ressemblait maintenant beaucoup plus à un morceau de gruyère qu'au fromage blanc du matin.

Martin fit un feu d'enfer dans le "barbecue", bâti en briques d'adobe au flanc de la colline. Mais comme, à cause de la brise du soir, il ne pouvait transformer en braise le charbon de bois qui flambait en crépitant, les steaks en ressortirent d'un fort beau noir. Personne n'y prit garde, sauf moi. Nous avions réussi à faire avaler deux whiskies à la belle Rebecca, qui semblait mieux à son aise qu'elle ne l'avait été depuis

deux jours. On pouvait même espérer qu'elle arriverait à dormir.

Dimanche matin, je partis pour la messe avec Martin, bien avant que nos hôtes ne se fussent réveillés. Nous remontâmes du village en toute hâte, afin de préparer les glorieux "pancakes". Rebecca qui voyait la fin de ses peines arriver était d'une humeur de rose.

Martin et Cole qui avaient conclu une affaire qui leur paraissait valable étaient joyeux comme des écoliers en vacances. Quant à moi, je me réjouissais dans mon fort intérieur que nous n'ayons pas eu d'incident tragique. Les maisons ressemblaient à des chantiers en démolition. Quant à la cuisine où Martin avait préparé ses poulets, je n'osais même pas y jeter un oeil. Mais après tout ça tirait à sa fin.

Je prêtai une paire de sandales à Rebecca qui fit une courte promenade avec moi. Elle m'aida même à faire la vaisselle, tout au moins, elle y mit de la bonne volonté. Bruce avait trouvé un crapaud que nous installâmes dans une boîte avec un peu de sable afin qu'il puisse rapporter un souvenir du ranch.

Vers quatre heures Cole pensa qu'il était temps de se mettre en route. Joyeusement Rebecca arriva portant sa trousse de toilette. Martin essaya bien d'expliquer que c'était le pire moment pour s'en aller. Ils allaient trouver un tel encombrement sur l'auto-route que leur voyage de retour serait terrible. Pourquoi ne resteraient-ils pas encore une nuit? Quatre heures du matin était l'heure idéale pour s'en aller.

Je n'en pouvais plus. Je n'avais plus que des restes à offrir pour le dîner, et vraiment j'étais à bout.

Heureusement, Cole ne se laissa pas impressionner. Il monta dans la Cadillac et mit la clef de contact. Rien, pas même un frémissement. Il était évident que la batterie était morte.

Le sourire de Rebecca se figea en un grimace d'horreur. Elle passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel pour finalement tourner au gris-cendre. Elle était en train de s'évanouir. J'appelai Martin au secours.

"Vite! vite! un verre d'eau."

Il se précipita dans la cuisine, tandis que j'installai la malheureuse à l'ombre du pavillon.

"Maman!" hurla Martin, en s'adressant à moi, perdant tout contrôle de lui-même, et soudain prenant une conscience aiguë de ses responsabilités: "Il n'y a plus une goutte d'eau dans le réservoir!"

Isabelle Armitage



UNE ETUDE STRUCTURELLE DU CHEVALIER DE LA CHARRETTE
OU LANCELOT PAR CHRETIEN DE TROYES

En étudiant la structure du Chevalier de la Charrette, il est apparent que l'auteur suit un plan généralement typique à ses romans. On peut diviser l'histoire en trois parties: le récit commence à la cour du roi Arthur, où se trouve la source du bonheur du héros. Dans ce roman, il s'agit de la reine Guenièvre qui inspire un grand amour au chevalier Lancelot. La deuxième partie est "la Crise" où le héros perd son bonheur. Ici c'est une double perte, et cette double perte fait naître un double développement thématique dans le roman. Premièrement, et ce qui est d'une importance capitale, Lancelot risque de perdre l'amitié de sa dame quand il ne se comporte pas en "parfait amant": voulant apprendre ce qu'est devenue la reine, il hésite un moment à monter dans la charrette ignoble, véhicule patibulaire réservé aux criminels. Parce qu'il n'a pas accepté cette humiliation sans réserve Lancelot doit se repentir et prouver sa loyauté complète à la reine.

Le héros perd également son honneur de chevalier précisément parce qu'il est enfin monté dans la charrette. Puisque tous ceux qui y entrent sont jugés criminels, il faut que Lancelot regagne son honneur chevaleresque en démontrant sa vaillance et son courage sans bornes.

La troisième partie du roman comprend une série d'aventures. Nous avons déjà vu qu'il s'agit dans cette histoire d'une sorte de double perte de bonheur pour le héros; il faut ainsi qu'il y ait une double "expiation". C'est à travers diverses aventures pénibles que Lancelot regagne d'abord sa réputation de chevalier et qu'il retrouve l'objet de sa quête: la reine Guenièvre. Ses grands exploits courageux démontrent une fois pour toutes sa vaillance; on cesse enfin de railler Lancelot pour être monté dans la charrette du nain et on reconnaît son mérite chevaleresque quand il réussit à libérer la reine et tous les prisonniers de Méléagant.

Mais sa plus grande épreuve n'est pas encore achevée. C'est au moment de sa rencontre avec la reine après sa libération qu'il comprend qu'il ne mérite pas l'amitié de cette dame; la reine dit: "De tout ce qu'il a fait, je ne lui sais nul gré."¹ C'est ici que commence l'expiation la plus consciente et la plus importante du héros. Il apprend enfin son péché, qu'il ignorait jusqu'ici. Quand Lancelot dit qu'il veut connaître son péché et "réparer /son/ tort", la reine lui explique ce qu'il a fait pour perdre le nom d'un parfait amant:

Et la charrette! Oubliez-vous qu'elle vous fit honte et grand-peur? Vous y êtes monté avec trop de regret: n'avez-vous pas été en retard de deux pas? Voilà pourquoi, en vérité, je n'ai voulu ni vous parler ni vous accorder un regard. (p. 143)

Pour mériter de nouveau l'amitié de Guenièvre, Lancelot, toujours guidé par son grand amour, se met à se soumettre sans aucune hésitation à tout ce que veut sa dame. Il faut surtout qu'il s'humilie volontairement et sans arrière-pensée pour réparer son péché d'orgueil. Ici commence un nombre d'incidents où Lancelot démontre clairement sa loyauté en exécutant sans hésitation et même avec joie les vœux de sa maîtresse. Au grand tournoi à la cour d'Arthur, on arrive au point culminant de son humiliation qui est aussi la plus grande épreuve de son amour.

Examinons plus profondément l'aspect de parallélisme dans la structure du roman. On peut le considérer en deux groupes: les développements parallèles et les épisodes symétriques. Il me semble qu'il faut distinguer entre ces deux groupes pour la raison suivante: ce que j'appelle "les développements parallèles" sont très étendus, comme les liens thématiques entre l'offense et l'expiation de Lancelot, aussi bien que les développements de deux personnages qui sont en opposition avec Lancelot; ceux-ci soulignent des aspects centraux de son caractère. Les épisodes symétriques sont des exemples de répétition d'un thème ou d'un incident qui sont moins étendus que ces autres développements qu'on peut tracer d'un bout à l'autre du roman.

On a déjà mentionné un des principaux développements parallèles: c'est le lien entre le péché de Lancelot et la nature de son expiation pour ce péché. Puisqu'il a hésité en face de l'humiliation quand il lui fallait entrer dans la charrette, son repentir prend aussi la forme de l'humiliation. Pour être véritablement un "parfait amant", Lancelot doit oublier tout amour-propre. Il prouve enfin qu'il mérite l'amour de sa dame quand il consent sans réserve à l'humiliation complète devant tous les chevaliers au tournoi. Ordonné par Guenièvre de combattre "au plus mal", ce "parfait joueur" obéit sans un seul

moment d'hésitation. La deuxième journée du tournoi, la reine lui envoie ce même commandement, que Lancelot reçoit avec joie disant: "Qu'elle en soit remerciée, puisque tel est son ordre" (p. 181). Et quand la reine lui mande soudainement de se comporter "Au mieux, tant qu'il pourra", il répond avec ce même esprit d'obéissance complète:

Vous lui direz à la reine...qu'il n'est point de conduite importune à mes vœux, dès l'instant que j'agis à son gré, car tout ce qui lui plaît me contente le cœur. (p. 182)

Cette dévotion parfaite de l'amant qui veut faire tout pour sa dame, soit s'honorer, soit s'humilier, évoque le jugement suivant chez la demoiselle de la reine, jugement qui montre qu'enfin l'expiation du péché de Lancelot est achevée:

Madame...je n'ai jamais vu chevalier au cœur si complaisant, car tout ce que vous lui mandez, il est si religieux à vouloir l'accomplir... qu'il reçoit du même air et tient en même estime et le bien et le mal. (p. 183)

Cette même technique structurelle de parallélisme qu'on remarque entre la nature du péché et du repentir de Lancelot se trouve également dans le développement de deux personnages qui sont en opposition avec Lancelot. Ces deux personnages sont Gauvain et Méléagant; chacun d'eux sert à souligner, au moyen de l'opposition, un trait essentiel du caractère de Lancelot.

Examinons d'abord la structure du récit en ce qui concerne la quête de Lancelot et de Gauvain. Tous les deux bons chevaliers, ils entreprennent la même quête, celle de trouver et de libérer la reine. Mais Lancelot y réussit brillamment tandis que Gauvain, tout noble chevalier qu'il est, y échoue: il tombe dans l'eau en essayant de traverser le Pont de l'Eau et l'on doit le sauver de peur qu'il ne se noie.

On peut constater que Chrétien a un but très significatif pour Gauvain: il introduit ce personnage dans le récit pour souligner la puissance de l'amour chez Lancelot. Gauvain, un des chevaliers les plus respectés à la cour d'Arthur, arrive à une chute ignoble quand il cherche à libérer Guenièvre. Le fait que Lancelot réussit où cet autre grand chevalier échoue met en relief le pouvoir de son amour, amour qui lui sert de guide dans toutes ses aventures, et un amour qui le pousse à monter dans la charrette. C'est l'amour aussi qui le soutient en traversant le Pont de l'Epée et qui le fait oublier ses plaies:

Il a les mains, les pieds et les genoux en sang. Mais d'Amour qui le guide, il reçoit baume et guérison. C'est pourquoi son martyr était pour lui délices. (pp. 105-6)

C'est cette passion aussi qui pousse Lancelot à combattre Méléagant sans qu'il ait peur et sans qu'il pense à ses plaies. La vue de sa dame lui donne le pouvoir de vaincre son ennemi, malgré ses blessures:

Chez le héros grandit la force avec l'audace: Amour lui apportait un secours infini... (p. 122)

Gauvain, tout preux qu'il soit, ne peut pas réussir à sa quête sans le pouvoir de ce grand amour qui sert à guider et à soulager Lancelot dans ses aventures difficiles. Le personnage de Gauvain dans ce récit sert ainsi à dépeindre plus clairement la profondeur et la force de l'amour chez Lancelot.

Vers la fin du récit, on trouve un dernier exemple de la puissance de l'amour qui est la force motrice chez Lancelot. Quand Gauvain offre de combattre à la place de Lancelot avec Méléagant, Lancelot, poussé par son amour, arrive à la cour. Malgré ses vœux, Gauvain doit céder au désir de Lancelot qui, inspiré par son amour, veut se venger et venger la reine; c'est donc Lancelot qui se bat avec Méléagant.

Comme Chrétien met en relief le pouvoir de l'amour chez Lancelot en lui opposant un chevalier preux qui échoue à sa quête sans ce secours, l'auteur souligne, en employant une pareille technique, un autre trait d'une importance capitale chez son héros. Chrétien met le personnage de Méléagant en opposition à Lancelot pour faire ressortir la primauté de l'humilité chez Lancelot. C'est le trait qu'il doit cultiver le plus pour mériter sa dame. Cette caractéristique manque complètement à Méléagant, chevalier courageux qui devient l'adversaire de Lancelot quand celui-là fait la reine captive.

En étudiant ces deux personnages, on aperçoit que tandis que Lancelot devient de plus en plus humble, Méléagant devient de plus en plus orgueilleux. Chrétien démontre ce qui est important chez le parfait amant en dépeignant les récompenses reçues par Lancelot et

en opposant son bonheur à la chute de Méléagant.

Pour approfondir cette pensée, il faut mentionner quelques aspects de ce développement parallèle. On peut comparer d'abord l'attitude du bon roi Baudemagus envers son fils Méléagant et envers Lancelot. Le fils perd le respect de son père. Celui-ci, "homme de parfaite loyauté", accorde son amitié à celui qui la mérite, Lancelot. Il essaie de convaincre Méléagant de faire la paix avec Lancelot et de rendre la reine à celui-ci en disant:

Evite qu'on te juge obstiné, insensé, orgueilleux... Il faut que le prud'homme attire le prud'homme et lui témoigne égards et prévenances... On s'honore soi-même en honorant autrui. Sois-en certain: l'honneur sera pour toi, si tu rends honneur et service à celui qui se montre à souhait le meilleur chevalier du monde. (p. 108)

Ceci fait éclater une rage orgueilleuse chez Méléagant, qui ne veut point qu'on le juge "d'une moindre valeur" que Lancelot. Il s'écrie: "Dieu puisse me confondre... s'il n'en existe pas d'égal ou de meilleur" (p. 108). Baudemagus, qui refuse de commettre une déloyauté pour n'importe qui, y compris son fils, avoue qu'il va aider Lancelot, puisqu'il sait que celui-ci se conduit honnêtement. Il explique:

Je veux lui offrir sans réserve et mon secours et mon conseil, car je me sais acquis tout entier à sa cause. (pp. 110-111)

On voit clairement que le chevalier orgueilleux ne mérite ni le respect ni le secours des autres, y compris de sa propre famille. C'est Lancelot, le chevalier preux et humble, qui gagne l'amitié de ce bon roi.

En continuant cette comparaison entre Méléagant et Lancelot, on voit l'humilité de ce dernier mise en relief encore par l'orgueil de Méléagant dans leurs deux combats. A la cour de Baudemagus, Méléagant, plein d'amour-propre, refuse d'admettre qu'il est vaincu. On remarque chez Lancelot la caractéristique opposée quand celui-ci, tout-obéissant, épargne la vie de son ennemi quand la reine le lui demande.

Dans leur deuxième combat, à la fin de l'histoire, ces deux traits sont mis en opposition encore une fois. Méléagant, devenu fou de rage et d'orgueil, se bat furieusement avec Lancelot, ce "parfait chevalier que Méléagant est seul à ne pas honorer..." (p. 194). C'est juste avant la victoire finale de Lancelot que l'auteur remarque à l'égard de Méléagant que celui-ci:

...ne daigne non plus implorer la pitié, attendu que son coeur, en mauvais conseiller, l'enferme dans les rets de son aveugle orgueil. (p. 212)

On voit donc que Chrétien utilise ce personnage caractérisé par son extrême orgueil pour souligner la primauté de l'humilité chez Lancelot. L'orgueilleux aboutit à une mort épouvantable, tandis que son opposé retrouve l'honneur et le bonheur.

On trouve une technique similaire dans les épisodes symétriques qui figurent dans la structure de ce roman. Il faut mentionner cette répétition de plusieurs scènes, motifs et aventures. La répétition de certains motifs sert souvent à souligner le grand amour de Lancelot, et à montrer que cet amour peut triompher de tout obstacle qui s'y oppose.

On note par exemple qu'un nain figure deux fois dans l'intrigue du roman: c'est un nain qui conduit la charrette et c'est aussi un nain qui trahit Lancelot quand celui-ci cherche Gauvain au Pont de l'Eau. On voit donc la répétition du "malfaiteur" qui mène Lancelot aux aventures.

Cette répétition du motif du nain rappelle le thème de l'emprisonnement qu'on retrouve à plusieurs reprises dans l'histoire. D'abord, la reine est faite captive par Méléagant. On apprend aussi que Méléagant tient en son royaume un grand nombre de prisonniers de Logres, pays du héros. Ce thème d'emprisonnement se retrouve de nouveau quand Lancelot est brièvement capturé dans un château qui semble être enchanté, mais qui ne l'est pas en réalité. Et plus tard dans le récit, Lancelot est fait captif deux autres fois: une fois par les gens de Gorre qui ignorent l'amitié de Baudemagus envers ce chevalier, et ensuite par Méléagant qui l'enferme dans un manoir et enfin dans une haute tour près de la mer.

Il y a aussi le dédoublement des scènes de combat entre Méléagant et Lancelot. Leur duel à la cour de Baudemagus se répète un an plus tard à la cour d'Arthur. Lancelot, vainqueur chaque fois, n'épargne pas la vie de son adversaire dans le second combat. Ceci

rappelle les deux duels qu'il livre au chevalier si haï de la fille de Baudemagus. Là aussi, il accorde la vie au vaincu la première fois et il le tue dans le second combat.

Ces trois motifs, ceux du nain qui préfigure les diverses aventures, des combats, et de l'emprisonnement, sont donc répétés plusieurs fois. Il semble que Chrétien se sert de cette technique de symétrie pour dépeindre plus clairement que l'amour ressenti par Lancelot est capable de surmonter chaque obstacle, bien que ces obstacles soient nombreux et difficiles à dominer.

Les motifs mentionnés au-dessus ne sont pas les seuls qu'on trouve répétés dans le livre. Il faut également signaler cette même technique symétrique dans la répétition de l'idée des "fausses nouvelles" et de la tentative de suicide.

Il s'agit de "fausses nouvelles" quand Gauvain reçoit la lettre, écrite par Méléagant, qui est prétendue être de la main de Lancelot et qui dit que le héros est arrivé sain et sauf à la cour du roi Arthur.

Deux autres exemples de ce motif sont les nouvelles des "morts" de Lancelot et de Guenièvre. Chacun d'eux reçoit avec angoisse les nouvelles de la mort de l'amant. Ceci mène à un autre motif qui figure dans cette structure symétrique: c'est la répétition de l'idée de suicide. Guenièvre, poussée par son remords, pense à se tuer. Lancelot, qui est même plus angoissé, essaie de se suicider en s'étranglant; il y réussirait sans l'intervention de ses amis.

Il est ainsi évident que la répétition de ces thèmes souligne l'amour de Lancelot, qui est même plus fort que celui de la reine, et qui rend Lancelot si désespéré qu'il veut mourir si son amie est morte.

En faisant un schéma de la structure du roman, il faut d'abord indiquer les trois grandes parties qu'on a déjà discutées. Après, il vaut la peine de faire une esquisse pour diviser en deux catégories quelques-unes des aventures les plus importantes. Puisqu'on a noté que la perte de Lancelot est une double perte (de l'amitié de la reine et de son honneur), il semble suivre naturellement que sa recherche et son expiation soient doublées: il faut qu'il prouve sa vaillance et sa loyauté. On peut donc montrer que les aventures du chevalier tombent en deux groupes. On arrive donc au schéma suivant:

- | | |
|----------------------------------|---|
| I. <u>La cour:</u> | Où commence le récit. La reine Guenièvre, qui inspire l'amour chez Lancelot, est faite captive. |
| II. <u>La double crise:</u> | Lancelot hésite à monter dans la charrette; il le fait après ce moment d'orgueil. |
| | A. Il risque de perdre l'amitié de sa dame. |
| | B. Il perd son honneur de chevalier. |
| III. <u>La double expiation:</u> | Pour regagner son bonheur, au moyen d'une suite d'aventures: |
| | A. Il faut qu'il prouve sa fidélité à sa dame en se soumettant volontairement à l'humiliation. |
| | B. Il faut qu'il prouve sa vaillance pour regagner sa réputation de chevalier preux. |

On peut diviser les principales aventures de Lancelot selon ce plan:

- A. Les aventures et les épisodes que subit Lancelot en prouvant qu'il est un chevalier preux qui mérite le respect de tous:
 1. Le combat entre Lancelot et un autre chevalier, gardien d'un gué. Lancelot, vainqueur, lui donne sa liberté. (43-44)
 2. Sa confrontation avec le chevalier amoureux de la demoiselle séductrice. On cesse de railler Lancelot. (70)
 3. L'épisode au cimetière: on prophétise que c'est lui qui va libérer la reine puisqu'il a levé la pierre du tombeau. (72-3)

4. Le vavasour et ses deux fils. Tout le monde commence à reconnaître la vaillance de Lancelot. L'épisode du Passage des Pierres. (80-82)
 5. Deux combats avec le chevalier orgueilleux qui l'a insulté. Il donne la tête de celui-ci à une demoiselle. (101)
 6. Traversée du Pont de l'Epée. (105-106)
 7. Argument entre Baudemagus et Méléagant, qui dépeint (par l'opinion exprimée par Baudemagus) la prouesse de Lancelot. (108-111)
 8. Le combat pour la reine avec Méléagant. Lancelot est le vainqueur. (118-125)
- B. Episodes et aventures qui mettent en relief l'amour et la fidélité de Lancelot pour sa dame.
1. L'épisode de la charrette, où il oublie (après une courte hésitation) toute pensée de soi. Il ne pense qu'à l'amour qu'il a pour la guide. (29)
 2. L'épisode où, en essayant de voir la reine, Lancelot est prêt à tomber de la fenêtre. (34)
 3. L'épisode avec la demoiselle qui tente en vain de séduire Lancelot, qui reste entièrement fidèle à sa dame. (53)
 4. La découverte du peigne de la reine. Lancelot, accablé de joie, garde ses cheveux près de son coeur. (58-66)
 5. L'épisode de la traversée du Pont de l'Epée; il y réussit parce que son amour le guide. (105-106)
 6. Combat avec Méléagant à la cour de Baudemagus. Lancelot est le vainqueur; il oublie ses plaies parce qu'il est soutenu par l'amour. (118-125)
 7. Lancelot veut se suicider en entendant les fausses nouvelles de la mort de Guenièvre. Il essaie de s'étrangler. (137-9)
 8. Le héros veut protéger l'honneur et la réputation de la reine. Il offre de se battre avec Méléagant, à la place de Keu, quand on soupçonne la reine d'avoir "partagé son lit" avec le sénéchal. Cet épisode se passe après le rendez-vous nocturne de Lancelot et de la reine. (156)
 9. Lancelot prouve son amour au grand tournoi, à la cour d'Arthur. C'est le point culminant de l'épreuve de son obéissance et de sa fidélité complètes. (181-183)

Les épisodes de la traversée du Pont de l'Epée et du combat avec Méléagant à la cour de Baudemagus tombent dans les deux catégories. Chacun d'eux sert également à prouver la prouesse et la fidélité de Lancelot.

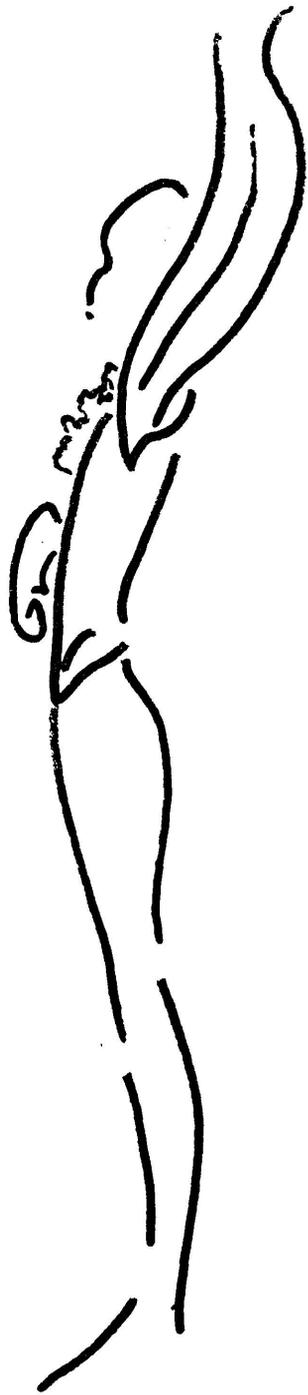
On peut conclure ainsi que ce roman est construit sur le plan général esquissé dans ce "schéma". Toutes les aventures de Lancelot sont des épreuves de sa prouesse chevaleresque et, ce qui est plus important, de son amour fidèle pour Guenièvre. Chrétien utilise la répétition de certains épisodes et de certains développements des thèmes et des personnages. On aperçoit donc un mouvement parallèle qui lie étroitement les fautes de Lancelot et leur expiation.

BIBLIOGRAPHIE ET NOTES

- Cohen, Gustave. Chrétien de Troyes et son oeuvre. Paris: L. Rodstein, 1948.
- Frappier J. Chrétien de Troyes, l'homme et l'oeuvre. Paris: Hatier-Boivin, 1957.
- Chrétien de Troyes. Le Chevalier de la Charrette ou Lancelot. Paris: Librairie Honoré Champion, 1962, 129 pp. Toutes les références à cet ouvrage se rapportent à cette édition et seront indiquées désormais dans le texte.

Caroline Pensec

à Redon
absence musicale
voix colorée
de silence
fleurs éprises
d'un caprice
d'équilibre
frémisantes
parlant
innocence
à nulle oreille
intonant
des notes
suspendues
à jamais
au dessus
des champs
d'azur
Absent.



Margaret Boyer

ANALYSE DE LA STRUCTURE DU DEUXIEME RECUEIL
DES FABLES DE LA FONTAINE

A lire la troisième, quatrième, et cinquième parties des Fables de La Fontaine, la chose la plus frappante et qui se présente la première à l'esprit du lecteur, c'est la diversité. Diversité de thèmes, de formes, de personnages, de décors: voilà en effet ce que l'auteur considère comme une de ses principales préoccupations: "Enfin j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étais capable."¹ Sans aucun doute, La Fontaine y a réussi. Dans ses 115 Fables, il traite d'une quarantaine de sujets différents, répartis sans ordre apparent dans six livres de tailles diverses: le Livre VII comprend dix-huit fables, le Livre VIII vingt-sept, le Livre IX vingt-et-une; quinze fables composent le Livre X, neuf le Livre XI, et le Livre XII en comprend vingt-cinq.

Devant une telle variété de contenu et de forme, tout chercheur de cohérence ou même de symétrie doit désespérer. En effet, si unité il y a, le principe n'en sera pas d'ordre numérique. L'idée même que La Fontaine aurait pu classer ses Fables, par exemple, d'après leurs âmes (les fables de critique sociale dans tel Livre, les fables sur les faiblesses de l'homme dans tel autre), est contraire à un de ses principaux buts littéraires: de divertir, de plaire tout en enseignant. L'ennui d'un Catalogue de Fables serait insupportable. Le principe d'unité du Recueil (terme révélateur²) ne se trouvera pas sur le plan de l'arrangement des Fables, mais seulement sur celui des idées et des formes dans lesquelles sont exprimées ces idées.

Il n'y a pas d'unité architecturale puisque La Fontaine a tâché de l'éviter. Le seul ordre qu'il ait admis dans son oeuvre, c'est l'ordre de la diversité même: changer d'une fable à l'autre les personnages, le décor, le sujet; ne jamais se répéter, mais plutôt chercher la totalité des éléments qui constituent les hommes, la société, le monde. Ainsi, dans les Livres VII à XII, chaque fable apporte un autre trait caractéristique à la mosaïque que La Fontaine est en train de faire.

De cette longue suite de fables, dérangée par nulle classification, mais où se retrouvent toujours les principales préoccupations du poète, résulte une certaine continuité qui empêche le lecteur de se perdre dans la complexité de l'oeuvre. Essayer alors de tracer un système trop ferme de rapports entre les différentes fables serait couper l'affluence des éléments que La Fontaine croit être les constituants de son univers.

Cet univers, pour La Fontaine, est tout d'abord l'homme et la condition humaine, puis la société dans laquelle cet homme vit, et finalement lui, La Fontaine même.

Comment La Fontaine conçoit-il l'homme? Il y en a deux sortes dans ce Recueil: non pas des bons et des mauvais, mais des grands et des petits, tous deux pleins de faiblesses. En effet, les personnages qui pourraient servir d'exemple de bonne conduite sont peu nombreux dans ses Fables. La Fontaine ne décrit pas, il est vrai, le grand vice, il ne voit que les petits défauts, mais plus il en accumule à travers le Recueil, plus il insiste sur le mal qu'ils font. Voici comment il développe, par exemple, le thème de la fortune, de la convoitise, de l'avarice: la fable L'Homme qui court après la Fortune... (Livre VII/Fable XII) sert d'introduction au thème; l'homme est à plaindre, mais au moins rentre-t-il sain et sauf dans son village. Plus malheureux devient ce pauvre savetier dans Le Savetier et le Financier (VIII/II) quand il se voit tout d'un coup un homme riche; mais lui aussi réussit encore à échapper à sa perte. Il n'en est pas ainsi des deux chiens dans Les Deux Chiens et l'Ane mort (VIII/XXV): leur convoitise et extrême insatiabilité leur sont fatales. De même, dans Le Loup et le Chasseur (VIII/XXVII), le loup meurt par avarice et le chasseur est tué par sa "fureur d'accumuler". La Fontaine va encore plus loin: la dernière conséquence du vice n'est pas la mort tout simplement, mais l'absurdité du suicide. Dans Le Trésor et les deux Hommes (IX/XVI), l'avare à qui l'on vient de voler son trésor, ne sait rien faire que se pendre. Le thème est encore repris deux fois, dans L'Enfouisseur et son Compère (X/IV) et Du Thésauriseur et du Singe (XII/III), où les commentaires de La Fontaine se sont quelque peu adoucis; dans la fable IV du Livre X rentre avec l'idée de l'âge un élément personnel, et la fable III du Livre XII notamment est la fable du vieux poète qui, avant de quitter ce monde, lui laisse ses meilleurs souhaits.

Ce même mouvement de crescendo se retrouve dans l'élaboration de l'ensemble des autres vices: la double-fable, Le Héron. La Fille (VII/IV), présente comme le premier vice la vanité sous la forme si chère à La Fontaine du "On hasarde de perdre en voulant trop gagner". Le même vice est le sujet de Le Rat et l'Eléphant (VIII/XV), et bien que le rat paye de sa vie sa vanité, La Fontaine donne à cette moralité un tour encore assez plaisant: "Mais le chat.../Lui fit voir en moins d'un instant/Qu'un rat n'est pas un élé-

phant." Egalement plaisants sont les deux récits dans Le Dépositaire infidèle (IX/I) qui traitent du mensonge. Mais l'attitude de La Fontaine envers les petits vices des hommes va changer. Déjà dans L'Ecolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin (IX/V), sa réaction à la pédanterie est la haine: "Je hais les pièces d'éloquence/Hors de leur place et qui n'ont point de fin." Il réagit encore plus fort contre l'ingratitude des mortels envers Dieu et les fausses promesses qu'ils font à autrui. Dans Jupiter et le Passager (IX/XIII) il laisse impitoyablement mourir le passager qui a trompé Dieu et les hommes. Pour conclure, La Fontaine énumère furieusement tous ces défauts qui accablent, dans La Tortue et les deux Canards (X/II), la pauvre tortue: "Son indiscretion de sa perte fut cause./Impudence, babil, et sottise vanité,/Et vaine curiosité,/Ont ensemble étroit parentage." Conclusion pourtant provisoire puisque La Fontaine va reprendre le thème; il y aura le même mouvement de crescendo, mais la conclusion du Livre XII sera bien différente de celle du Livre X. Le deuxième cycle commence avec Le Berger et le Roi (X/IX), où La Fontaine met dans la bouche du berger ambitieux cette confession: "Je m'y suis trop complu." Le ton devient celui de l'exhortation dans Le Loup et le Renard (XI/VI): le loup s'est laissé séduire par le renard, et La Fontaine de dire: "Ne nous en moquons point."

Un autre vice, celui de la fierté, a des conséquences encore plus graves: les deux chèvres dans la fable IV du Livre XII tombent toutes deux dans l'eau, "Faute de reculer" sur le pont étroit. "Cet accident n'est pas nouveau/Dans le chemin de la Fortune", et les autres vices n'y sont pas moins rares, comme l'insinue La Fontaine dans une de ses dernières fables, La Forêt et le Bûcheron (XII/XVI): "Voilà le train du monde." dit-il de l'injustice et de l'ingratitude du bûcheron sans scrupules. La Fontaine, peu avant sa mort, n'est plus ni plaisant ni furieux, il est résigné: "Je suis las d'en parler.../Hélas! j'ai beau crier et me rendre incommode:/...les abus/N'en seront pas moins à la mode."

Il y a donc progression dans le développement des thèmes. La Fontaine part d'un petit épisode bien gentil, puis devient de plus en plus sérieux et sévère, et finalement se met en colère. Ensuite, du Recueil proprement dit (troisième et quatrième parties) au Livre XII (cinquième partie), on remarque une chute très nette: à la verve du critique militant de l'année 1678/79 s'est substituée la résignation du vieillard de l'année 1694.

Ce principe de progression serait peut-être poussé trop loin si on essayait d'établir, d'après les attitudes très différenciées que prend La Fontaine envers les diverses manifestations de la faible condition humaine une hiérarchie des vices. Il reste pourtant certain que La Fontaine en condamne quelques-uns plus que d'autres, et qu'il suggère même de combattre parfois un vice par un autre.

Par contre, l'idée de progression permet sans doute de mieux comprendre l'opinion qu'a La Fontaine de l'homme. Ce dernier n'est certainement pas bon, mais il n'est pas aussi mauvais que l'homme de Pascal; aussi La Fontaine va-t-il moins loin que Pascal dans la quête des causes des malheurs humains. Pour La Fontaine, l'homme est tel qu'il est par la nature, le destin, le hasard; la plupart du temps, il est mauvais, mais il a aussi des qualités. Il est complexe, et sa morale est parfois double et même triple. La Fontaine l'a décrit ainsi, aurait-il aussi essayé de le changer? Son but d'enseigner, son ton souvent très grave, son échec avoué (cf. XII/XVI) pourraient le laisser croire. Mais alors La Fontaine est aussi peu révolutionnaire que La Rochefoucauld ou La Bruyère, et son oeuvre n'a rien de doctrinaire. La lucidité de La Fontaine lui fait comprendre et l'imperfection de l'homme et l'impossibilité d'y remédier. De là s'expliquent l'amertume et le pessimisme qui sont latents dans les troisième et quatrième parties et qui deviennent évidents dans la cinquième partie.

Le principe de progression fait l'unité des idées sur l'homme, et il est intéressant d'observer que les idées de La Fontaine sur la société sont, elles aussi, réunies dans un mouvement de crescendo d'abord, et de diminuendo dans le dernier Livre.

Ce n'est peut-être pas par hasard que le deuxième Recueil de Fables commence par Les Animaux malades de la peste (VII/I), fable qui traite de la justice et révèle le fait fondamental de la sociologie de La Fontaine: dans la société, il y a des puissants et des misérables. Entre les deux, entre le roi avec sa suite et le peuple, se placent les courtisans. C'est à eux et aux rois (en général et à Louis XIV en particulier) que s'adresse La Fontaine, ne parlant que rarement du peuple commun (VII/XV; VIII/IV; VIII/VII; XII/VII). Plaire à la cour, c'est une tâche bien délicate, les fables La Cour du Lion (VII/VII) et Le Lion, le Loup, et le Renard (VIII/III) en présentent les deux côtés: qui ne sait se tenir au juste milieu entre la "sotte flatterie" (VII/VII) et la stricte vérité risque de perdre sa carrière, "carrière/où l'on ne se pardonne rien." L'ambiguïté de caractère qui en résulte est typique, des courtisans aussi bien que des rois, La Fontaine va le montrer par la suite. Dans Les Obsèques de la Lionne (VIII/XIV), il donne ce conseil à qui se veut faire l'ami des rois: "Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges./Quelque indignation dont leur coeur soit rempli,/Ils gèreront l'appât,

vous serez leur ami." Mensonges, masques, apparences, voilà ce qu'est la cour; la fable Le Torrent et la Rivière (VIII/XIII) y fait allusion: "Les gens sans bruit sont dangereux; il n'en est pas ainsi des autres." Et la question de "l'être et du paraître" se retrouve aussi sur le plan intellectuel: "...ce n'est pas sur l'habit/Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit.../O! que de grands seigneurs...N'ont que l'habit pour tous talents!" (Le Singe et le Léopard, IX/III).

Après avoir peint ainsi les moeurs 'courtoises' de son temps, La Fontaine, en tant que poète lucide et critique, se rend compte de sa propre attitude envers la cour. Il a assez de sens commun pour ne pas s'y faire mal voir par trop de sincérité: "La raison les /Tes grands/ offense;.../Si quelqu'un desserre les dents,/C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire?/Parler de loin, ou bien se taire" (L'Homme et la Couleuvre, X/I). La prudence devient méfiance dans Les Poissons et le Cormoran (X/III): "...on ne doit jamais avoir de confiance/En ceux qui sont mangeurs de gens." Mais qui veut survivre parmi ces "mangeurs de gens" doit se mettre du côté du plus fort, La Fontaine y concède puisqu'ainsi va le monde: "L'adroit, le vigilant, et le fort sont assis/A la première /Table; et les petits/Mangent leur reste à la seconde" (L'Araignée et l'Hirondelle, X/VI). Ecrivant à l'époque de Louis XIV, La Fontaine se fait l'avocat de la puissance toute simple: "Rois qui croyez gagner par raisons les esprits/D'une multitude étrangère,/Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout;/Il y faut une autre manière:/Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout" (Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte, X/X). Et dans Le Lion (XI/I), il conseille: "Proposez-vous d'avoir le lion pour ami."

L'élément personnel qui s'est développé de plus en plus jusqu'au Livre XI, prédomine dans le Livre XII. Deux considérations préoccupent La Fontaine vieillard: la résignation devant l'ordre social établi d'une part, et d'autre part l'admiration pour le grand roi Louis XIV: "Louis et le Destin me semblent de concert/Entraîner l'univers..." dit-il dans L'Ecrevisse et sa Fille (XII/X). Mais la résignation l'emporte sur les louanges. "O temps, ô moeurs! J'ai beau crier,/Tout le monde se fait payer" se plaint le poète dans Le Cerf malade (XII/VI), soupir de désespoir qu'il reprendra dans la fable XVI déjà citée plus haut. Dans cette même fable La Fontaine va également répéter ce qu'il accepte comme l'ordre du monde et de la société dans La Querelle des Chiens et des Chats... (XII/VIII): "On ne voit sous les cieus/Nul animal, nul être, aucune créature,/Qui n'ait son opposé: c'est la loi de nature." Finalement, dans la dernière fable du Livre XII, La Fontaine laisse "aux siècles à venir" comme héritage ce qu'il n'a pas pu réaliser de son vivant: que son oeuvre soit utile aux hommes.

Un troisième courant d'idées traverse le deuxième Recueil, donnant lui aussi à l'oeuvre une certaine cohérence intérieure: c'est la présence continue et parfois très personnelle non pas du poète et critique La Fontaine, mais de l'homme La Fontaine. En effet, aucune de ses fables n'est que théorie et abstraction, partout apparaît derrière le récit la personnalité de La Fontaine; ses lecteurs sont toujours les témoins de ses propres expériences. D'en faire des rapprochements avec sa vie ne présente, il est vrai, qu'un moindre intérêt; cependant, il ne serait peut-être pas faux de dire que La Fontaine a écrit quelques-unes des fables pour lui seul et exclusivement dans son propre intérêt. Ces fables autobiographiques ou de confession traitent des sujets aussi personnels que l'amour, la vieillesse, et la mort.

La Fontaine parle à plusieurs reprises de l'amour, mais nulle part ses vers ne sont aussi touchants que dans Les Deux Pigeons (IX/II): "Amants, heureux amants,.../Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste." Mais aussitôt s'y mêlent les regrets du poète d'avoir "passé le temps d'aimer." A l'amour se substitue alors l'amitié; Les Deux Amis (VIII/XI) font penser à Montaigne: "Qu'un ami véritable est une douce chose!/.Un songe, un rien, tout lui fait peur/Quand il s'agit de ce qu'il aime." Comme lui, La Fontaine attribue de plus en plus à l'amour un caractère éphémère et peu sincère: c'est le hasard qui fait les mariages (VII/II), ce n'est que par peur que la femme aime son mari (IX/XV), et c'est l'ambition (X/IX) et la folie (XII/XIV) qui accompagnent l'amour. La fable Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue, et le Rat (XII/XV), dans une édition de 1685 (Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine), marque très nettement la transition d'une idée à l'autre: "Que n'ose et que ne peut l'amitié violente?/Cet autre sentiment que l'on appelle Amour/Mérite moins d'honneurs;.../Mon maître était l'Amour; j'en vais servir un autre."⁴

Comme l'amitié d'un homme âgé succède à l'amour de sa jeunesse, la recherche de la solitude suit l'inquiétude de l'âme volage. Cette inquiétude (cf. Les Deux Pigeons, IX/II II), il est vrai, cédera en partie à "l'amour de la retraite" (XI/IV), mais ne quittera La Fontaine qu'à sa mort. Car la devise du "carpe diem" qui se trouve dans Le Loup et le Chasseur (VIII/XXVII): "Jouis.-Je le ferai.-Mais quand donc?-Dès demain.-Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin. Jouis dès aujourd'hui", et qui rappelle ces vers de Ronsard: "Vivez, si m'en croyez! n'attendez à demain;/Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie" (Sonnets pour Hélène, II/XLIII), s'applique aussi à ce vieillard qui plante encore

à l'âge de quatre-vingt ans, et qui répond à ceux qui se moquent de lui: "Hé bien! défendez-vous au sage/De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?/Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:/J'en puis jouir demain, et quelques jours encore." (Le Vieillard et les trois Jeunes Hommes, XI/VIII). Jouir de sa vie, c'est pour La Fontaine aussi, songer, rêver, faire des châteaux en Espagne, et plus il est âgé, plus il y tient. Dans La Laitière et le pot au lait (VII/X) et Le Curé et le Mort (VII/XI) il décrit encore les vaines rêveries d'un homme d'une cinquantaine d'années que la réalité désillusionne cruellement: "Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,/Je suis Gros-Jean comme devant" (VII/X). Mais bientôt il ne s'agit plus tout simplement de rêver, mais de chercher dans la solitude les douceurs consolantes de la méditation et de la poésie: "Solitude où je trouve une douceur secrète./...Je ne dormirai point sous de riches lambris./Mais voit-on que le somme en perde de son prix?/En est-il moins profond, et moins plein de délices?" (Le Songe d'un Habitant du Mogol, XI/IV). Cet amour du repos, du sommeil, est-il le pressentiment de la mort, est-il la fatigue d'une vie pleinement vécue? La Fontaine est conscient de l'omniprésence de la mort: "La mort ne surprend point le sage:/Il est toujours prêt à partir,/S'étant su lui-même avertir/Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage./Ce temps, hélas! embrasse tous les temps." (La Mort et le Mourant, VIII/I) Mais il ne la craint pas comme le mourant de la même fable: "...Je voudrais qu'à cet âge/On sortît de la vie ainsi que d'un banquet" (VIII/I). Ce qu'il craint, c'est qu'il meure "à regret" (VIII/I), c'est-à-dire sans avoir assez profité de la vie. De là s'explique l'inquiétude de son âme qui lui fait puiser la vie à fond, et le souci de la retraite qui lui permet d'en ignorer les soins: "Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,/J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords." (XI/IV)

L'art de La Fontaine consiste en ce qu'il a su présenter, sous l'apparence d'un recueil divertissant et varié de fables, une vue d'ensemble du monde tel qu'il l'a connu. L'apparente diversité de l'oeuvre--reflet d'un monde complexe et plein de contradictions--se condense en quelques idées directrices que La Fontaine développe au fur et à mesure qu'il progresse dans la création poétique et dans sa vie.

NOTES

¹Jean de La Fontaine, Oeuvres complètes. Paris, 1954, Vol.1, p. 153. (Paris: Bibliothèque de la Pléiade, Editions Gallimard, 1954). Toutes les références aux Oeuvres Complètes se rapportent à cette édition.

²Ibid.

³Ibid., pp. 794, 855.

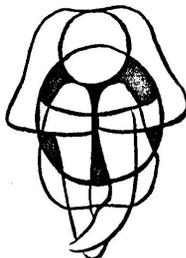
⁴Ibid., p. 795.

Hans R. Runte

Sonning: soixante-quatre

*Galère du Thamise, Cygne
D'un jadis à la voile blanche;
Passager souvenir fantôme
D'un bel amour qui n'était pas
Alors qu'une chanson d'été:
Courant silencieusement vert
Effleurant les cheveux des saules
En deuil pour l'innocent départ
Des galères tristement blanches,
Cygnes.*

Margaret Boyer



L'EROTISME DANS LA NOUVELLE HELOISE DE J.-J. ROUSSEAU

De nos jours, le mot 'érotisme' est chargé d'une ambiguïté telle qu'il est souvent malaisé et même hasardeux de l'employer. Les meilleurs dictionnaires contemporains le définissent succinctement comme étant un amour essentiellement maladif ou un goût maladif pour tout ce qui concerne l'amour. Or, les rapports entre l'érotisme et l'amour ne peuvent reposer que sur de pures contingences. Dans les dictionnaires plus anciens, les définitions du phénomène érotique semblent se rapporter plus directement à un des grands courants littéraires du XVIII^e siècle en ce qu'elles le donnent comme un amour sensuel, un goût pour les satisfactions sexuelles, sous la forme du libertinage tel qu'on le trouve dans l'oeuvre d'un Crébillon fils aussi bien que dans celles de beaucoup d'autres, tant écrivains que peintres ou artistes divers.

Les Grecs de l'Antiquité disposaient de deux termes pour désigner l'attachement et l'affection entre les êtres: philia ou l'amitié en général et éros qui correspondait aux relations entre personnes du même sexe ou de sexe différent. Le concept d'éros remonte à Platon et à sa philosophie de la vie; il en constitue le pivot, bien que le disciple de Socrate ait aussi puisé aux sources des mystères orphiques et iraniens. Selon ces derniers, l'homme porte en lui une étincelle divine qui vit dans son corps sous la forme de l'éros et qui n'aspire qu'à retourner à son état divin antérieur. Ce qui est beau et bon pour les sens enflamme un appétit pour une beauté et une bonté qui transcende les sens; Eros assure la liaison entre ce qu'ils perçoivent et ce qui les dépasse; dans le phénomène du Beau, il affectionne tout particulièrement la beauté de l'âme et tend vers une valeur plus haute, ultimement divine, pour l'amour de sa propre perfection. Manifestement, toute la tendance de l'éros est secrètement inspirée par l'amour-propre, bien qu'il puisse s'efforcer d'échapper à la sensualité. La jouissance de la beauté et celle de la bonté ne représentent qu'un moyen par lequel l'âme s'élève aux valeurs supérieures avant d'accéder finalement au bien suprême. La théorie platonicienne de l'éros est très importante car elle reconnaît un trait fondamental de la vie morale de l'homme, nommé la transcendance de l'emprise des sens par l'effort tendu de l'être vers des valeurs spirituelles. Ni la sexualité, ni l'éros ne suffisent à rendre deux êtres parfaits, selon les vues chrétiennes subséquentes, à moins que l'agapè (terme peu employé par les Grecs païens eux-mêmes), autrement dit l'amour divin, ne répare en eux les défauts humains; car tous deux sont par nature sujets à l'amour-propre et celui-ci dégénère en égoïsme, s'il n'est pas corrigé par la peur et l'amour de Dieu. On discerne indubitablement une certaine préfiguration de l'idée chrétienne de l'amour dans l'éros platonicien qui contient en effet une sorte de pressentiment de cet amour de Dieu. Eros trouve son origine dans l'attrait exercé par les images du Beau qui travaillent l'imagination humaine dès l'enfance. Mais le rapport entre l'éros et l'amour est toujours vulnérable et sujet à révo- cation. Selon Saint Paul, tout amour humain, dans la mesure où il est inspiré par l'éros, s'achemine tôt ou tard vers la crise ou cesse d'être.

Exalté d'une part, vilipendé de l'autre, sauf dans les strictes limites de la consé- cration par le mariage, sommairement condamné sous les noms de luxure, impudicité, dé- bauche, et j'en passe, l'amour humain est fatalement devenu une source inépuisable de problèmes pour les hommes et les groupements sociaux du monde occidental.

Selon Claude Elsen, on ne peut se contenter de distinguer l'instinct sexuel (qui tend seulement à la perpétuation de l'espèce) des autres instincts de l'homme et il propose la définition suivante de l'érotisme, à son sens, bien compris:

La connaissance de cet instinct sexuel détaché de ses fins "naturelles" les plus élémentaires, ses manifestations, son mécanisme, leur insertion dans le comportement moral, sentimental, spirituel et dans le destin même de l'homme, tout cela... compose ce que l'on entend ici par l'érotisme...¹

C'est au prix d'une extrême et complaisante simplification de langage qu'un tel vocable peut désigner et définir des aspects correspondant aussi bien au délire de l'ima- gination, qu'au sentiment amoureux et qu'au désir sexuel exacerbé ou non. L'homme érotique présente donc, toujours selon le même auteur, un visage à facettes multiples et dont les reflets se retrouvent dans les personnages mythiques de Casanova, de Don Juan, de Saint-Preux et de Werther, ces deux derniers descendant en droite ligne de Tristan, leur archétype commun.

Dans un chapitre entièrement consacré à la Nouvelle Héloïse, Denis de Rougemont sou- ligne cependant que, à strictement parler, le roman de Rousseau, s'il s'y apparente, ne ressuscite pas complètement le mythe de l'amant d'Iseut mais en ravive l'esprit, un état spirituel d'heureuse mélancolie créé par les troubadours et leurs émules, reprise ensuite

par Pétrarque.²

Existe-t-il un érotisme rousseauiste? Si, comme il le semble, il y en a un, quel est-il et en quoi consiste-t-il? Je me propose d'essayer de répondre ici à ces questions.

Il paraît bien évident que Rousseau ne fut pas imbu, pas plus que Pétrarque à la fin de sa vie, d'une "religion" de l'amour. Mais son âme ardente révèle non seulement des rapports étranges (quasi freudiens avant l'heure) entre les sens et l'esprit, mais encore une corrélation étroite de sa sexualité avec la fécondation de la Nouvelle Héloïse en particulier, livre qui, non moins que le reste de son oeuvre, a contribué à tracer le chemin de la littérature romantique, à travers les bouleversement de l'ère révolutionnaire nouvelle. Si le cri du coeur de Rousseau a été "aime, et fais ce que tu veux", Pierre Trahard fait remarquer que:

L'instinct naturel, le désir aveugle, l'inclination, qui participe à la fois du sentiment et de la sensation, l'amour presque mystique, exercent sur lui un redoutable empire. Il en résulte une souffrance d'autant plus grande que la timidité contrarie les jeux de l'imagination; la voie est douloureuse, qui mène de ³l'amour bestial à l'amour pur par les épreuves du péché et de la rédemption.

Il suffit, en effet, de se reporter aux livres des Confessions, surtout les premiers, pour constater combien de curiosités assez malsaines de Jean-Jacques, combien de ses convoitises restent inassouvis dans les longs intervalles entre les moments de jouissances furtives mais si décisives, au cours desquels il est fouetté par Mlle Lambergier, tremble sous la caresse de Mlle Vulson, étouffe devant Goton qu'il veut aimer "en Turc, en furieux, en tigre". Ce n'est qu'après avoir traversé les aventures équivoques de l'enfance et de l'adolescence, qu'il reçoit enfin l'initiation tardive qui le fait s'écrier:

Douces voluptés, pures et vives, sans aucun mélange de peines. Ce sont les premières et les seules que j'aie ainsi goûtées; et je puis dire que je dois à Mme de Larnage de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir.⁴

Mais ses enivrements et désirs ne sont que par trop passagers et ne ressemblent en rien à l'Amour: doué d'un tempérament aussi ardent que timide, il aime trop et se montre incapable de jouir bien longtemps, ce qui fait que ses amours, d'abord nobles puis graduellement plus ancillaires, restent en général presque platoniques. Les amours vénales qui s'offrent à lui lors de son séjour à Venise, par surcroît, n'ont que le don de lui inspirer de la répugnance mêlée de frayeur que même les appâts d'une Zulietta "enchanteresse" ne parviennent pas à vaincre, bien qu'il admette à ce sujet que "jamais si douce jouissance ne s'offrit au coeur et aux sens d'un mortel" (p. 190). Vertueux malgré lui, il languit; tenté, il succombe pour ensuite renoncer non moins soudainement. Partout le même processus se répète; aux Charmettes, Mme de Warens, qu'il aime trop, n'excite pas sa convoitise et, une fois très habilement devenue sa maîtresse, elle n'est néanmoins pour lui, qui n'avait pas connu sa mère, tour à tour enfant et adolescent délaissé, qu'une "maman" considérée avec une tendresse et une affection telles qu'elles obnubilent sa sexualité. Quand Thérèse Levasseur devient sa compagne, Rousseau alors âgé de 31 ans ne voit bientôt plus en elle qu'une "soeur" qui, de son propre aveu, lui fournit une consolation, sans plus. Ce n'est qu'à l'âge d'homme mûr, que réfugié loin du monde à l'Ermitage, Jean-Jacques éprouve l'amour total et violent qui, bien que maladroit, balaie toutes ses aventures antérieures lorsqu'il fait la connaissance de Mme d'Houdetot, belle-soeur de Mme d'Epinau et maîtresse de Saint-Lambert. Le moment était propice, en effet. De son propre aveu, les souvenirs, les aspirations profondes de son coeur, tous les élans irrépressibles de sa sensibilité avaient pris possession de son être, dans la solitude de ce séjour champêtre:

Dévoré du besoin d'aimer, sans jamais l'avoir bien pu satisfaire, me voyais atteindre aux portes de la vieillesse, et mourir sans avoir vécu... Il me semblait que la destinée me devait quelque chose qu'elle ne m'avait pas donné... Tout concourut à me replonger dans cette mollesse trop séduisante pour laquelle j'étais né... (p. 305)

Abandonnant ses projets de travaux les plus austères, c'est en se livrant, en s'ouvrant à la création littéraire, que Rousseau se dédommage de la vie, par l'évasion romanesque qui se concrétise dans son coeur comme dans son esprit:

L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des chimères, et ne voyant rien d'existant qui fut digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon coeur... je me figurais l'amour, l'amitié, les deux idoles

de mon coeur sous les plus ravissantes images...j'imaginai deux amies...je donnais à l'une un amant dont l'autre fut la tendre amie...épris de mes deux charmants modèles, je m'identifiais avec l'amant et l'ami le plus qu'il m'était possible, mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentais. (pp. 306 and 308)

C'est ainsi que sont nés Saint-Preux, Claire et surtout Julie, bonne, vertueuse mais faible et sensuelle; la forme épistolaire adoptée par leur créateur pour exprimer la passion des amants n'a pas manqué de piquer l'attention d'un critique aussi peu favorable que C.-A Fusil qui remarque très judicieusement, à mon sens, que, à quarante-cinq ans:

...c'est son érotisme de tout jeune homme qu'il satisfait en proses enflammées pour la plus grande volupté de lectrices déjà mûres, qui ne se sont pas encore consolées, elles non plus, de n'avoir pas rencontré jadis le Saint-Preux de leur rêve.⁵

Nous retrouvons le même terme, celui d'érotisme, sous la plume moins sarcastique de Victor Margueritte, auteur qui s'est donné pour tâche d'écrire une sorte de "Vie amoureuse" de Jean-Jacques et qui, avec plus de mesure et de sympathie, déclare dans l'avant-propos de son livre:

C'est de la sorte qu'en étudiant Rousseau, coeur plein de contradictions obscures et de vérités éblouissantes, et en l'étudiant non point avec froideur comme une pièce anatomique, mais avec la pitié et le respect que méritent tant de grandeur et de misère toujours vivantes, j'ai été amené à me passionner, également pour sa double, inséparable personnalité: l'homme dont les tristes amours, si prosaïques qu'elles furent des premiers émois de l'adolescence aux feux languissants du déclin, demeurent, sous le voile magnifique du style, le roman de l'Érotisme imaginaire, - et le citoyen...⁶

Il me semble significatif que ces deux critiques de Rousseau (dont les vues sur ce dernier sont presque diamétralement opposées) s'accordent pour désigner sans équivoque possible par "érotisme" ce que la grande majorité de leurs collègues nomment, faute de mieux, "passion", autrement dit amour ou affection très vive et parfois impétueuse, termes vagues et généraux, souvent interchangeables ou susceptibles d'être combinés en "amour-passion", tous beaucoup moins concrets, à mon avis, en ce qu'ils ne font pas sentir aussi pleinement les nuances subtiles du phénomène amoureux; l'érotisme implique en outre trop fréquemment l'idée de licence, de libertinage, d'impudeur et de cynisme, vue écoeurée et écoeurante en général, qui reste étrangère, et on ne saurait trop le souligner ici parce qu'il est souvent bien plus commode de l'oublier complètement, au monde oriental.

D'autre part, Rousseau lui-même semble donner raison aux deux auteurs cités plus haut lorsqu'il avoue écrire les lettres de son roman "dans d'érotiques transports". (Les Confessions, p. 314) Mais le rêve rejoint la réalité, car si Saint-Preux n'est autre que Jean-Jacques, le personnage de Julie représente une synthèse des femmes qu'il a connues, qu'il a aimées et à peine possédées, surtout Mme d'Houdetot qui, par scrupule envers Saint-Lambert, se refuse finalement à succomber à ses avances si pleines des fameux "transports."

L'homme érotique est un être sensuel, sensible, surtout aux images, un visuel, et l'on trouve ce trait essentiel en Saint-Preux dès l'ouverture du roman, dans sa première lettre à Julie, à laquelle il se déclare parce que "ses attraits avaient ébloui ses yeux" et qu'alors, selon ses paroles:

...pourquoi n'oserais-je pas imaginer dans nos coeurs ce même concert que j'aperçois dans nos jugements? Quelquefois nos yeux se rencontrent, quelques soupirs nous échappent en même temps; quelques larmes furtives...O Julie! si cet accord venait de plus loin! Si le ciel nous avait destinés!⁷

C'est d'ailleurs dans un cadre et une atmosphère dignes de Diderot que, sous le manteau de l'innocence naïve, c'est à dire naturelle selon Rousseau, de la jeunesse non encore entachée des préjugés du monde, le précepteur confie "sans détour" à son élève combien:

Dans ces jeux que l'oisiveté de la soirée engendre, vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles...Hier il s'en fallut de peu que, par pénitence, vous ne me laissassiez prendre un baiser: vous résistâtes faiblement...Je sentis à mon trouble croissant que j'allais me perdre et je m'arrêtai. Ah! si du moins je l'eusse pu savourer à mon gré, ce baiser eut été mon dernier soupir, et je serais mort le plus heureux des hommes. De grâce, quittons ces jeux qui peuvent avoir des suites funestes.

Non, il n'y en a pas un qui n'ait son danger jusqu'au plus puéril de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, et je ne sais comment il arrive que je la rencontre toujours. A peine se pose-t-elle sur la mienne qu'un tres-saillement me saisit; le jeu me donne la fièvre sur plutôt le délire: je ne vois, je ne sens plus rien; et dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, où me cacher, comment répondre de moi? (pp. 7-8)

Il est intéressant de noter dans ce long passage un autre trait caractéristique de l'érotisme de Saint-Preux, qui, bien qu'il ne fasse que l'effleurer, s'accroît par la suite: c'est le rapport qui existe, selon les psychologues, entre l'image érotique et la mort. D'ailleurs, on retrouve cet élément dans la deuxième missive qu'il adresse à Julie et qui exprime son regret d'avoir écrit la première:

Cent fois le jour, je suis tenté de me jeter à vos pieds, de les arroser de mes pleurs, d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage; mes genoux tremblent et n'osent fléchir; la parole expire sur mes lèvres... (p. 10)

Julie rompt enfin son silence en lui faisant parvenir deux billets très courts, l'engageant à ne pas s'éloigner mais à rester et à "faire plus", ce qui donne à supposer qu'elle l'invite peut-être au suicide; la réponse de Saint-Preux ne se fait pas attendre: "demain vous serez contente, et, quoi que vous en puissiez dire, j'aurai moins fait que partir". Le troisième billet de Julie révèle alors tout le trouble qui la fait passer du "vous" au "tu", puis retomber sans transition dans le vouvoiement: "Insensé! Si mes jours te sont chers, crains d'attenter aux tiens. Je suis obsédée...Attendez!". (p. 12)

La longue lettre qu'elle envoie immédiatement au jeune homme met définitivement fin au silence, aux froideurs, à la passivité qui n'avaient eu pour effet que de l'exalter davantage, et la voici qui se déclare à son tour, en des termes non moins véhéments que les siens:

Il faut donc l'avouer enfin, ce fatal secret trop mal déguisé! Combien de fois j'ai juré qu'il ne sortirait de mon coeur qu'avec la vie! La tienne en danger me l'arrache; il m'échappe, et l'honneur est perdu. (p. 12)

Malgré tous les reproches qu'elle lui adresse pour avoir ainsi cherché et réussi à la déshonorer en dépit de toutes ses résistances, il lui siéd mal, me semble-t-il, de l'accuser pratiquement de séduction puisqu'elle, tout comme lui, lui avoue:

Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens et ma raison; je le sentis du premier instant, et tes yeux...le rendent chaque jour plus mortel...de ce premier pas je me sens entraînée dans l'abîme, et tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira... Tout fomente l'ardeur qui me dévore; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi; la nature entière semble être ta complice; tous mes efforts sont vains... (p. 13)

Ne s'agit-il pas là de la forme "normale" d'un érotisme particulier? Quoi qu'il en soit, toutes les manœuvres de Julie correspondent bien au jeu érotique d'une femme qui tend essentiellement à se faire désirer, à chercher dans le désir provoqué la source du sien. Cet érotisme qui, somme toute, sonne vrai, est singulièrement remarquable dans un siècle où la perversité, la sensualité polissonne et la banale galanterie étaient de règle, où ce qu'on appelle parfois l'amour-jeu, pratiqué dans les salons et les boudoirs, était roi.

Si Saint-Preux lui jure ensuite qu'il sera vertueux, il n'en reste pas moins homme et il se plaint:

Faut-il que vous embellissiez impunément, tandis que vous me méprisez? Faut-il qu'incessamment mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'ose approcher? Faut-il enfin que je m'ôte à moi-même toute espérance... (p. 22)

C'est à de bien curieuses tentations que Julie soumet alors son amant qu'elle sait si "combustible"; elle qui se veut respectée, lui donne rendez-vous dans un bosquet où il la trouve en compagnie de Claire à laquelle il doit donner un baiser:

Sans rien comprendre à ce mystère, j'embrassais cette charmante amie; et, toute aimable, toute piquante qu'elle est, je ne connus jamais mieux que les sensations ne sont rien que ce que le coeur les fait être. Mais que devins-je un moment après quand je sentis...la main me tremble...un doux frémissement...

ta bouche de rose...la bouche de Julie...se poser, se presser sur la mienne, et mon corps serré dans tes bras! Non, le feu du ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embrasser. Toutes les parties de moi-même se rassemblèrent sous ce toucher délicieux. Le feu s'exhalait avec nos soupirs de nos lèvres brûlantes, et mon coeur se mourait sous le poids de la volupté, quand tout à coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer sur ta cousine, et tomber en défaillance. Ainsi la frayeur éteignit le plaisir, et mon bonheur ne fut qu'un éclair. (p. 38)

Cette scène audacieuse que Saint-Preux décrit à son amante, prise elle-même à son propre piège, montre bien le déferlement brutal parce qu'inconnu d'une force quasi divine, presque insoutenable, ineffaçable, dans un ordre si différent, si éloigné de celui qui préside, à l'époque, aux jeux équivoques dans lesquels un plaisir fruste et une vaine galanterie seuls cherchent à s'assouvir. Il est certain que loin d'être un épisode scabreux ce passage érotique par excellence confère à la passion un sens humain en restant dans les limites du naturel, en évitant de tomber dans le domaine du malsain aussi bien que de donner dans celui de la prudence.

Comme Saint-Preux l'a dit plus haut, son bonheur n'est que de courte durée et il est envahi d'un sombre sentiment de l'irréparable:

A peine sais-je ce qui m'est arrivé depuis ce fatal moment. L'impression profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur?...c'est un tourment horrible...Non, garde tes baisers, je ne les saurais supporter...ils sont trop âpres, trop pénétrants; ils percent, ils brûlent jusqu'à la moelle...ils me rendraient furieux. Un seul, un seul m'a jeté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne suis plus le même, et je ne te vois plus la même; mais je te sens et te touche sans cesse unie à mon sein comme tu fus un instant. O Julie! quelque sort que m'annonce un transport dont je ne suis plus maître, quelque traitement que ta rigueur me destine, je ne puis plus vivre dans l'état où je suis, et je sens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds...ou dans tes bras. (pp. 38-39)

Bien vainement, pour se calmer, il voyage, mais dès son retour il retrouve Julie qui est à bout car son père reste intraitable et elle consent enfin à le recevoir dans son cabinet de toilette. Moments chargés d'érotisme, pour Saint-Preux qui l'y attend en s'écriant:

Que ce mystérieux séjour est charmant! Tout y flatte et nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie! il est plein de toi, et la flamme de mes desirs s'y répand sur tous tes vestiges: oui, tous mes sens y sont enivrés à la fois... Toutes les parties de ton habillement éparses présentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recèlent: cette coiffure légère...cet heureux fichu...ce déshabillé...ces mules...ce corps (corset) si délié qui touche et embrasse...quelle taille enchanteresse...au devant deux légers contours...O spectacle de volupté!...la baleine a cédé à la force de l'impression...Empreintes délicieuses, que je vous baise mille fois! (pp. 121-122)

Si on le surprend ainsi, s'adonnant à une délectation digne d'un véritable voyeur et même d'un fétichiste, après la première nuit qu'il passe avec Julie, Saint-Preux mêle un chant de mort à celui de la volupté "..."mourons, la bien-aimée de mon coeur! Que faire désormais d'une jeunesse insipide dont nous avons épuisé toutes les délices?". (p. 122)

Mais, chose étrange, la vertu n'attend pas longtemps pour reprendre ses droits puisque, dans la même lettre, il dit à sa maîtresse:

Mes sens abusaient mon âme grossière; je n'ai cherché qu'en eux le bien suprême, et j'ai trouvé que leurs plaisirs épuisés n'étaient que le commencement des miens. O chef-d'oeuvre unique de la nature! divine Julie! possession délicieuse à laquelle tous les transports du plus ardent amour suffisent à peine!...et je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inspirais une âme nouvelle. (p. 123)

Deux mois plus tard, la liaison prend fin, car on commence à jaser dans la petite ville; la séparation devient inévitable et c'est de Paris où il s'est exilé que Saint-Preux fait part à son amante de son incorrigible trouble, des transports renouvelés qui frisent la frénésie qu'il ressent quand il relit ses lettres:

En les relisant, je perds la raison, ma tête s'égaré dans un délire continuel, un feu dévorant me consume, mon sang s'allume et pétille, une

fureur me fait tressaillir. Je crois te voir, te toucher, te presser contre mon sein...Objet adoré, fille enchanteresse, source de délice et de volupté, comment, en te voyant ne pas voir les houris faites pour les bienheureux?... Ah! viens...je la sens...Elle m'échappe, et je m'embrasse qu'une ombre...tu es trop belle et tu fus trop tendre pour mon faible coeur; il ne peut oublier ni ta beauté ni tes caresses! tes charmes triomphent de l'absence, ils me poursuivent partout...(pp. 220-221)

Cependant, lorsqu'il reçoit d'elle un portrait, il semble atteindre le paroxysme de l'érotisme:

Julie!...o ma Julie! le voile est déchiré...je te vois, je vois tes divins attraits! ma bouche et mon coeur leur rendent le premier hommage, mes genoux fléchissent...Dieux! Quels torrents de flammes mes avides regards puisent dans cet objet inattendu!...O Julie, s'il était vrai qu'il put transmettre à tes sens le délire et l'illusion des miens!...Ne sens-tu pas tes yeux, tes joues, ta bouche, ton sein, pressés, comprimés, accablés de mes ardents baisers? Ne te sens-tu pas embraser tout entière du feu de mes lèvres brûlantes? (p. 258)

Ce n'est pourtant pas la dernière fois que Saint-Preux se sent si complètement bouleversé, car il l'est en effet lorsqu'il retrouve Julie plusieurs années plus tard devenue Mme de Wolmar. A Meillerie, où elle l'accompagne, les lieux qu'il a jadis hantés ravivent ses souvenirs et c'est en vain qu'il tente de se contenir:

En les revoyant moi-même après si longtemps, j'éprouvais combien la présence des objets peut ranimer puissamment les sentiments violents dont on fut agité auprès d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence: "O Julie, éternel charme de mon coeur...Faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, et regretter le temps que j'y passais à gémir de ton absence?..." J'allais continuer; mais Julie, qui, me voyant m'approcher du bord (du lac), s'était effrayée et m'avait saisi la main, la serra sans mot dire en me regardant avec tendresse et retenant avec peine un soupir; puis tout à coup détournant la vue et me tirant par le bras: "Allons-nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue; l'air de ce lieu n'est pas bon pour moi." (pp. 502-503)

Un peu plus tard au cours de la promenade, seul quelques instants, avec ses pensées obsédantes, il est saisi d'une horrible tentation:

Mais se trouver auprès d'elle, mais la toucher, la voir, lui parler, l'aimer, l'adorer, et presque en la possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi; voilà ce qui me jetait dans des accès de fureur et de rage qui m'agitaient par degrés jusqu'au désespoir...et, dans un transport dont je frémis en y pensant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots... (p. 504)

Saint-Preux termine sa lettre en confiant à son ami anglais que ce fut le jour de sa vie où, sans exception, il a senti les émotions les plus vives. On peut se demander s'il s'agit toujours là d'érotisme. A en croire Georges Bataille, qui préfère une formule à une définition de ce phénomène, selon laquelle on peut dire qu'il est l'acceptation de la vie jusqu'au risque de la mort, si paradoxal que cela soit, la réponse doit être affirmative.⁸

Il existe donc un érotisme rousseauiste. Comme toutes les autres variétés de l'érotisme, on le trouve situé sur une sorte d'échelle ou de gamme que l'on peut aisément se représenter et qui illustre bien l'étendue du phénomène. En haut de cette échelle, on trouve l'adoration consciente du divin et le désir sexuel inconscient; en bas, la sexualité brute, le désir sexuel animal conscients et la perception inconsciente du divin. Pôles opposés, l'adoration et le désir liés forment une unité d'érotisme, mais les deux éléments restent autonomes, unité qui peut comporter parfois la bienveillance également. L'érotisme est la sexualité vécue entièrement ou partiellement sur le plan des images mentales, alors que le désir animal, point zéro de l'échelle, ne peut être éprouvé que sur celui des seules sensations. L'érotisme de Saint-Preux, de Rousseau, on l'a remarqué, est fait d'admiration et de reconnaissance naïves, éperduement sensuelles au niveau du visuel et de l'imaginatif, érotisme qui se heurte à l'impossibilité de garder Julie. Il n'accède pas comme elle, à travers l'éros, à l'agapé; le bien suprême pour lui reste la beauté, la bonté, la jouissance platonicienne. Son érotisme est éminemment humain en ce qu'il persiste jusqu'au seuil de la mort qui n'entraîne finalement que Julie: il est ingénieux du fait que la plus grande part du plaisir donné par des situations érotiques provient de ce qu'elles sont contraires aux codes moral et social établis, aux préjugés, à l'autorité et aux interdits. Enfin, selon C.-A. Fusil: "la sublime trouvaille de Jean-

Jacques est justement d'avoir mêlé à ces transports l'amour de la vertu, et l'élixir ainsi fabriqué pourrait se nommer l'érotisme vertueux!" (L'Anti-Rousseau, p. 102)

NOTES

¹Claude Elsen, Homo eroticus (Paris, Gallimard, 1953), pp. 16-17.

²Denis de Rougemont, Love in the Western World (New York, Pantheon Books Inc., 1956), pp. 213-216.

³Pierre Trahard, Les Maîtres de la sensibilité française au XVIIIe siècle (Paris, Boivin et Cie, 1932), III, pp. 133-134.

⁴Jean-Jacques Rousseau, Oeuvres complètes: Les Confessions (Paris, Hachette, 1897), VIII, p. 181. Toutes les références à Les Confessions se rapportent à cette édition et seront indiquées désormais dans le texte.

⁵C.-A. Fusil, L'Anti-Rousseau (Paris, Plon, 1929), p. 62. Toutes les références à L'Anti-Rousseau se rapportent à cette édition et seront indiquées désormais dans le texte.

⁶Victor Margueritte, Jean-Jacques et l'amour (Paris, Flammarion, 1926), p. ix.

⁷Jean-Jacques Rousseau, Julie ou la Nouvelle Héloïse (Paris, Garnier, 1960), pp. 6-7. Toutes les références à la Nouvelle Héloïse se rapportent à cette édition et seront indiquées désormais dans le texte.

⁸Georges Bataille, Death and Sensuality; A Study of Eroticism (New York, Walker & Co., 1962), p. 11.

Roger M. Siau

Blanc et Juste

Je dors et je meurs un cauchemar incroyable
serpents noirs m'enveloppant
étouffant mon souffle déflant ma loi
sifflant criant blasphémant
me crachant à la figure moi qui les soutiens
moi qui tiens leurs vies dans ma main
comme les cordes d'une marionnette
qui paye leurs gages et pourvoit
leur nourriture gîte et habit
Qu'ai-je fait ô Dieu?
mérite-jé ceci?
... ah horreur vous êtes noir aussi!

J. Crivelli

sculpture de Mme Dorothy Robbins



Biblio Nox

*Oh combien d'étudiants, combien de professeurs
Qui sont partis joyeux, pour leur plus grand malheur,
Dans cette biblio, se sont évanouis?
Combien ont disparu, épouvantable sort,
Dans cet antre sans fond, tandis qu'ils cherchaient l'or
De la Science qui y était enfoui.*

*Combien de patrons morts avec tous leurs élèves,
Leur absurde orgueil les avait poussés sans trêve
Vers cette grotte gardée par un vieux Cerbère.
Longtemps ils avaient tergiversé, médité
Et, interminablement, ils avaient songé
A ce qui devait terminer leur carrière.*

*Nul ne sait votre fin, ô pauvres corps perdus
Parmi les dédales des rayons distendus,
Vous errez, sans repos, en quêtant des livres
Et lugubres, hésitants, sans boire, ni manger,
Vous allez sans cesse, espérant déjouer
La jalouse veille des farouches quivres.*



*Parfois, ayant souffert des chaleurs désertiques
Usé leur semelles dans l'enfer chaotique,
Parfois, certains réussissent à s'évader
Ployant sous le poids de leur heureux larcin
Hâves défaits, ils se hâtaient de le cacher
Se promettant d'en avoir un plaisir divin.*

*Vivent-ils encor ces courageux disparus
Dans les sombres boulevards des rayons perdus ?
O murs que vous savez de lugubres histoires
Murs silencieux comme les livres divins
Que vous contenez. Pendant ces longues nuits noires
Vous vous les racontez en rigolant sans fin .*

Vigor Hoctoo

LE FICHIER BIBLIOGRAPHIQUE

"Liste sélective des sociétés et périodiques littéraires en France et en Amérique consacrés à l'étude d'un seul auteur, d'une seule région ou d'une époque spécifique."

Cette liste de sociétés littéraires est sélective et ne comprend que les sociétés consacrées à l'étude d'un seul auteur ou d'un groupe d'auteurs. Pour une liste plus complète (surtout pour les sociétés universitaires et régionales), voir la Liste des sociétés savantes et littéraires, I, Province préparée par Mme Van der Sluijs-Lacroix et Mlle Chassé, Paris, Ministère de l'Education Nationale (Direction des Bibliothèques de France), 1958, aussi bien que le Program du congrès annuel de la Modern Language Association of America (PMLA, novembre de l'année). A titre d'exemple de sociétés ayant une publication du genre PMLA mais limitées à l'étude de la littérature française, signalons la French Review (American Association of Teachers of French), le Bulletin de la Société des Professeurs Français en Amérique et les Cahiers de l'Association Internationale des Etudes Françaises (CAIEF). Quant aux périodiques qui consacrent un numéro à un seul auteur ou à une seule époque, signalons pour mémoire L'Esprit créateur, Yale French Studies ou Romania et XVIII^e Siècle. Certaines des références dans les listes qui suivent sont nécessairement incomplètes, et nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous signaler les erreurs et les lacunes qu'il peut y avoir afin de nous permettre de publier dans un prochain numéro de Chimères les rectifications et un supplément à cette liste.

I. Sociétés et périodiques consacrés à un seul auteur

- Apollinaire Le Flâneur des deux rives (Cahiers Apollinaire).
Guillaume Apollinaire, La Revue des lettres modernes (Paris, Minard).
- Balzac L'Année balzacienne. Paris, Garnier, 1 volume annuel.
Cahiers balzaciens. Paris, nos. 1-8, 1923-28.
- Barbey d'Aureville Barbey d'Aureville, La Revue des lettres modernes (Paris, Minard).
Cahiers aurevilliens. Société Barbey d'Aureville. Paris, vols. 1-5, 1935-39.
- Baudelaire Bulletin baudelairien. Box 1663, Vanderbilt Univ., Nashville, Tennessee.
- Bergson Les Etudes bergsoniennes. Presses Universitaires de France, Paris.
- Bernanos Etudes bernanosiennes. La Revue des lettres modernes (Paris, Minard).
- Bloy Les Cahiers Léon Bloy.
- Bossuet Société des amis de Bossuet. 12, rue Notre-Dame, Meaux (Seine-et-Marne).
- Budé Bulletin de l'Association Guillaume Budé. "Les Belles Lettres," 95, boulevard Raspail, Paris 6^e.
- Camus Albert Camus, La Revue des lettres modernes (Paris, Minard), sous la direction de Brian T. Fitch.
- Chateaubriand Bulletin de la Société Chateaubriand, Châtenay-Malabry, France.
- Claudel Bulletin de la Société Paul Claudel (Canada).
Cahier Canadien Claudel. Publication de la Société Paul Claudel. Editions de l'Université d'Ottawa, Canada.
Claudel Newsletter. Dept. of Languages, Univ. of Rhode Island, Kingston, Rhode Island, 02881.
Paul Claudel, La Revue des lettres modernes (Paris, Minard).
- Diderot Diderot Studies (Genève).

- Flaubert Association "Les Amis de Flaubert," Marie de Canteleu (Croisset)
Correspondance: Association "Les Amis de Flaubert" chez M.
Jacques Tourtain-Revel, 51, rue Frédéric-Bérat, Rouen (Seine-
Maritime).
- France Le Lys rouge. Revue trimestrielle publiée par la Société
Anatole-France, 133 rue de la Pompe, Paris, 16^e.
- Gide Les Amis d'André Gide. Société récemment formée à Paris.
- Guérin L'amitié guérinienne, bulletin trimestriel des Amis de Maurice
de Guérin.
- Huysmans Cahiers Huysmans. (Avant la guerre: Bulletin de la Société
J. K. Huysmans). Paris.
- Jacob Cahiers Max Jacob.
- Loti Les Cahiers Pierre Loti
- Malraux Malraux Miscellany, publication de la Malraux Society, French
Dept., Univ. of Kentucky, Lexington, Kentucky, 40506.
- Molière Le Moliériste, publiée par G. Monval (10 vol., 1879-1889).
- Montaigne Bulletin de la Société des Amis de Montaigne.
- Montesquieu Académie Montesquieu, Musée de peinture, Jardin de la Mairie,
Bordeaux.
- Nouveau Cahiers Germain Nouveau
- Péguy Amitié Charles Péguy, Feuillet mensuels, 4, rue Auguste-
Bartholdi, Paris, 11^e.
- Pétrarque Société vaclusienne des amis de Pétrarque. Chez M. Bernero,
9, rue Pasteur, L'Isle-sur-Sorgue, (Vaucluse).
- Proust Bulletin de la Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de
Combray, 26, rue du Dr. Galopin, Illiers (Eure-et-Loir).
Proust Research Association Newsletter, Dept. of French and
Italian, Univ. of Kansas, Lawrence, Kansas 66044.
- Rabelais La Revue des études rabelaisiennes. (Paris, Champion, 1903-1912).
Revue du seizième siècle. Société des études rabelaisiennes.
Paris, 1913-33.
- Racine Académie Racinienne, Hôtel de Ville, Uzès (Gard).
Cahiers Raciniens. Société Racinienne, 45 Bis, Rue Madeleine
Michéris, Neuilly-sur-Seine, France.
Jeunesse de Racine. Association "Jeunesse de Racine,"
Diffusion Minard, 73, rue de Cardinal-Lemoine, Paris (5).
- Romain Rolland Cahiers Romain Rolland. Paris, 1948.
- Ronsard Association des amis de Ronsard et du prieuré de Saint-Côme,
8, place Foire-le-Roi, Tours (Indre-et-Loire).
- Rousseau Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau. Chez A. Jullien,
Genève.
- Stendhal Société des amis du musée de Stendhal, 5, rue Hauquelin,
Grenoble (Isère).
Stendhal Club. M.V. del Litto, 5 rue Voltaire, Grenoble
(Isère)
- Jules Verne Bulletin de la Société Jules Verne. Paris, vols. 1-3, nos. 1-
13, Nov. 1935-Dec. 1938.
- Voltaire Institut et Musée Voltaire, Les Délices, Genève. (Publication
de la Correspondance).

Studies on Voltaire and the 18th Century. (Genève, Theodore Besterman).

Emile Zola

Bulletin de la Société littéraire des amis d'Emile Zola.
Paris, nos. 1-9, 1910-13.

II. Sociétés régionales.

Aquitaine

Société des écrivains d'Aquitaine, chez M. Armand Got, 63, rue Clément, Bordeaux (Gironde).

Ardennes

Société des écrivains ardennais, chez M. Vaillant, 1, rue Saint-Louis, Mézières (Ardennes).

Champagne

Société des écrivains de Champagne, Bibliothèque de Châlons-sur-Marne, Passage Henri-Vendel, Châlons-sur-Marne (Marne).

Dauphiné

Société des écrivains dauphinois, chez M. Maurice Caillard, Avenue de l'Eygala, La Tronche-Montfleury (Isère).

Normandie

Société des écrivains normands, 6, rue Claude-Groulard, Rouen (Seine-Maritime).

Provence

Fédération des groupes folkloriques de Provence, Comtat et Languedoc rhodanien, chez M. Fayard, Rue Pierre-Renaudel, Arles (Bouches du Rhône).
"Escolo de Lar." Société des félibres et amis de la langue provençale, Faculté des Lettres, 23, rue Gaston-deSaporta, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône).

Quercy

Société des poètes du Quercy, Villa Marie-Henry, Faubourg Saint-Georges, Cahors (Lot).

III. Sociétés consacrées à l'étude d'un groupe d'auteurs ou d'une époque littéraire.

Le Moyen âge

Bulletin bibliographique de la société internationale Arthurienne (BBSIA), Secretary-Treasurer, Prof. John L. Grigsby, Washington University, Saint Louis.
Bulletin bibliographique de la société Rencesvals. Provençal et Catalan. "Newsletter," en préparation, S. Stoudemire, Dept. of Spanish, University of North Carolina, Chapel Hill, N. C. 27514.
Speculum; a Journal of Mediaeval Studies, publication de la Mediaeval Academy of America, Cambridge, Mass.

Le 16^e Siècle

Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance.

Le 17^e Siècle

XVII^e Siècle, revue publié par la société d'étude du XVII^e siècle.
Bulletin de la Société des Amis de Port-Royal, Bibliothèque Mazarine, Paris.
Bibliography of French Seventeenth-Century Studies, publication polycopiée de French 3 (French Literature of the Seventeenth Century) de la MLA. D. Delakas, Dept. of Romance Languages, Ripon College, Ripon, Wis. 54971.

Le 19^e Siècle

French VI Bibliography: Critical and Biographical References for the Study of Nineteenth Century French Literature, William T. Starr éditeur. French 6 (French Literature of the Nineteenth Century) de la MLA. Volume biennal, French Institute, 22 East 60th St., New York, N.Y. 10022.
Les Cahiers Naturalistes

Le 20^e Siècle

French II Bibliography: Critical and Biographical References for French Literature since 1885, Douglas W. Alden, éditeur. Anciennement (avant 1969), French Bibliography.

Cf. French 7 (French Literature of the Twentieth Century, aujourd'hui French 8) de la MLA. French Institute, 22 East 60th St., New York, N. Y. 10022.
Revue de l'Association pour l'étude du mouvement Dada, 17, passage Alexandrine, Paris, 11e.
Newsletter de l'Association for the Study of Dada and Surrealism, Réunion lors du congrès annuel de la MLA. Cahiers du Collège de Pataphysique (Paris).
Newsletter de la section French 8 (North American French Language and Literature) de la MLA, édité par Jacques J. Zéphir, Dept. of Romance Languages, City College, New York, N. Y. 10031, et pour 1969, par Paulette Collet, St. Michael's College, Univ. of Toronto, Toronto 5, Ontario, Canada.

J. Theodore Johnson, Jr.



Auto-portrait a la boule de crystal de Carol Leake

Une seule rose blanche--une rose sauvage--s'épanouissait au tournant du sentier au coeur d'un noeu de ronces qui semblaient l'encercler d'une couronne. Un vieux saule pourré, exhalant la moisissure qui s'engorgeait en son sein, jetait son ombre protectrice sur cette fleur fragile. Elle se cachait dans la courbe d'une branche anciennement tombée du tronc de l'arbre et celle-ci l'entourait comme le bras d'une mère. Par hasard, un coup d'oeil errant a révélé cette tache de beauté à mes yeux, et au moment même où je l'ai vue, j'ai été saisi par un étrange désir de la posséder. D'eux-mêmes, mes pas ont quitté la poussière du sentier pour se plonger dans la boue d'un ruisseau étranglé de mauvaises herbes et de feuilles mortes. Autrefois, ce ruisseau nauséabond brillait au soleil, sa froide fraîcheur, son eau vive, se précipitait sur de jolies pierres. Près du sentier, les saules chantaient joyeusement quand le vent passait légèrement à travers le pré parsemé de fleurs. Mais à ce moment je n'étais plus conscient de ce passé oublié; seule la blancheur de la rose tenait mon regard fixé sur elle.

Je me suis arrêté dans la boue au milieu de cettelande perdue. J'ai allongé la main vers la rose entourée d'épines alourdies des premières gouttes de la rosée du soir. Les derniers feux du soleil couchant s'y reflétaient comme de grandes gouttes de sang. J'ai pris la fleur entre mes doigts, et secouant la rosée des pétales délicats, je l'ai admirée avec soin. Elle ne paraissait plus absolument blanche; au centre elle montrait un incarnat léger comme la chair d'un enfant. Je l'ai approchée de mon visage. Immédiatement j'ai été presque suffoqué par un parfum étouffant qui m'a saisi à la gorge. C'était une odeur étrange. Ce n'était pas l'effluve d'une simple fleur des champs. Il me semblait que je l'avais autrefois sentie. Par un effort de volonté, j'ai essayé de me rappeler une scène d'enfance oubliée, de forcer ma mémoire à dégager ce qu'elle y tenait emprisonné. Lentement une image a commencé à se former dans l'air humide du soir--une image de roses et de lys, de roses sanglantes et de lys de Pâques--une image de catafalque. . .

Le vieillard reposait sur un cercueil surmonté d'immenses grappes de roses rouges et de lys blancs. Le vieux père Henri était mort. Tout le village assistait aux funérailles attiré non par respect ni par aucun sentiment de devoir mais simplement par curiosité. Moi, j'étais un enfant de sept ans. J'y avais été entraîné par ma mère et j'avais peur. Nous les enfants, nous avions toujours eu peur de cet homme étrange. Je suis entré dans la salle où l'on pouvait entendre murmurer les femmes dans ces tons secrets qu'on n'emploie qu'en présence de la mort et où les cris de la veuve inconsolable s'élevaient au-dessus de tous. Au fond de la salle j'ai découvert le point d'intérêt.

La curiosité a vaincu la peur, et quittant ma mère, qui était allée offrir ses condoléances à la veuve, je me suis approché du cercueil. Tout d'un coup j'étais frappé par le parfum étouffant de centaines de fleurs, parfum qui semblait émaner non des fleurs mais du corps lui-même, une odeur semblable à celle que j'aimais sentir quand ma mère ouvrait son placard à épices. Presqu'étourdi, j'ai levé les yeux et j'ai regardé le vieil Henri. Était-ce lui? Je ne l'aurais jamais reconnu. Ses longs cheveux, blancs comme la neige, encerclaient son visage blanc et rose qui rougeoyait de l'incarnat de la jeunesse. Ses mains blanches avec leurs minces veines bleues, croisées sur son sein ressemblaient à du marbre. Le père Henri reposait tout calme dans une heureuse tranquillité. Un triste sourire d'une sagesse infinie se jouait sur ses lèvres. J'ai absorbé le parfum, et encore effrayé, je me suis enfilé vers la salle bondissante des commérages du village.

". . . et il est finalement mort. . ."

". . . bien ça, le vieux dégoûtant!"

Le vieil Henri était sale. C'était ça, précisément! On le voyait le matin sortant de sa maison délabrée, ses longs cheveux grisâtres soulevés par le vent ou peut-être par la vermine. Il avait un visage brun avec des taches noires là où il avait essuyé la boue. Pendant une bonne vingtaine d'années il n'avait jamais pris de bain et jamais pendant tout ce temps il n'avait changé de vêtements. Il portait toujours, la nuit comme le jour, en hiver comme en été, le même veston où la moitié des boutons manquait, les mêmes chaussures noires, crottées par l'accumulation des ans, une chemise sans col qu'on aurait crue autrefois blanche mais qui était maintenant de la même couleur que ses cheveux. Et toujours il portait le même gilet, qui, avec son veston et son pantalon, s'était métamorphosé du brun original en une couleur indéterminée et dégoûtante. Crasseux! oui, c'est le mot. Crasseux! Son odeur le précédait dans les rues; on pouvait le sentir longtemps avant de le voir. Un sourire idiot errait toujours sur son visage et il suspendait à la bouche une vieille pipe fixée fermement entre trois ou quatre dents qui lui restaient, jaunes et gâtées. Or, il disait bonjour à tout le monde et tout le monde détournait la tête pour

éviter son haleine méphitique.

On le voyait sortir chaque matin de sa maison au lever du soleil avec sa faucille sur les épaules. Il demeurait au rez-de-chaussée et sa femme habitait le premier étage. Ils ne s'étaient pas parlé depuis bien des années. Il n'y avait pas de plomberie dans la maison et tous les matins Mme Henri s'efforçait de vider le pot de chambre sur la tête de son mari lorsqu'il passait sous sa fenêtre. Pourtant le vieillard était habile; il s'échappait en secouant la tête avec défiance. Sa femme ne réussissait pas souvent dans son dessein.

Il quittait le village pour passer la journée sous les saules près du ruisseau qui coulait autour du village. On le voyait pendant le jour chantant pour lui-même pendant qu'il balançait sa faucille en coupant les mauvaises herbes qui menaçaient toujours d'obstruer le ruisseau. En automne, il hantait de grands tas brûlants de feuilles mortes et de morceaux de papier qu'il avait trouvés dans le village. (Il gardait les branches tombées des arbres pour les brûler pendant l'hiver). Sa tête, plannant au-dessus des flammes et des nuages de fumée qui s'élevaient autour de lui, lui donnait l'apparence d'un démon échappé de l'enfer.

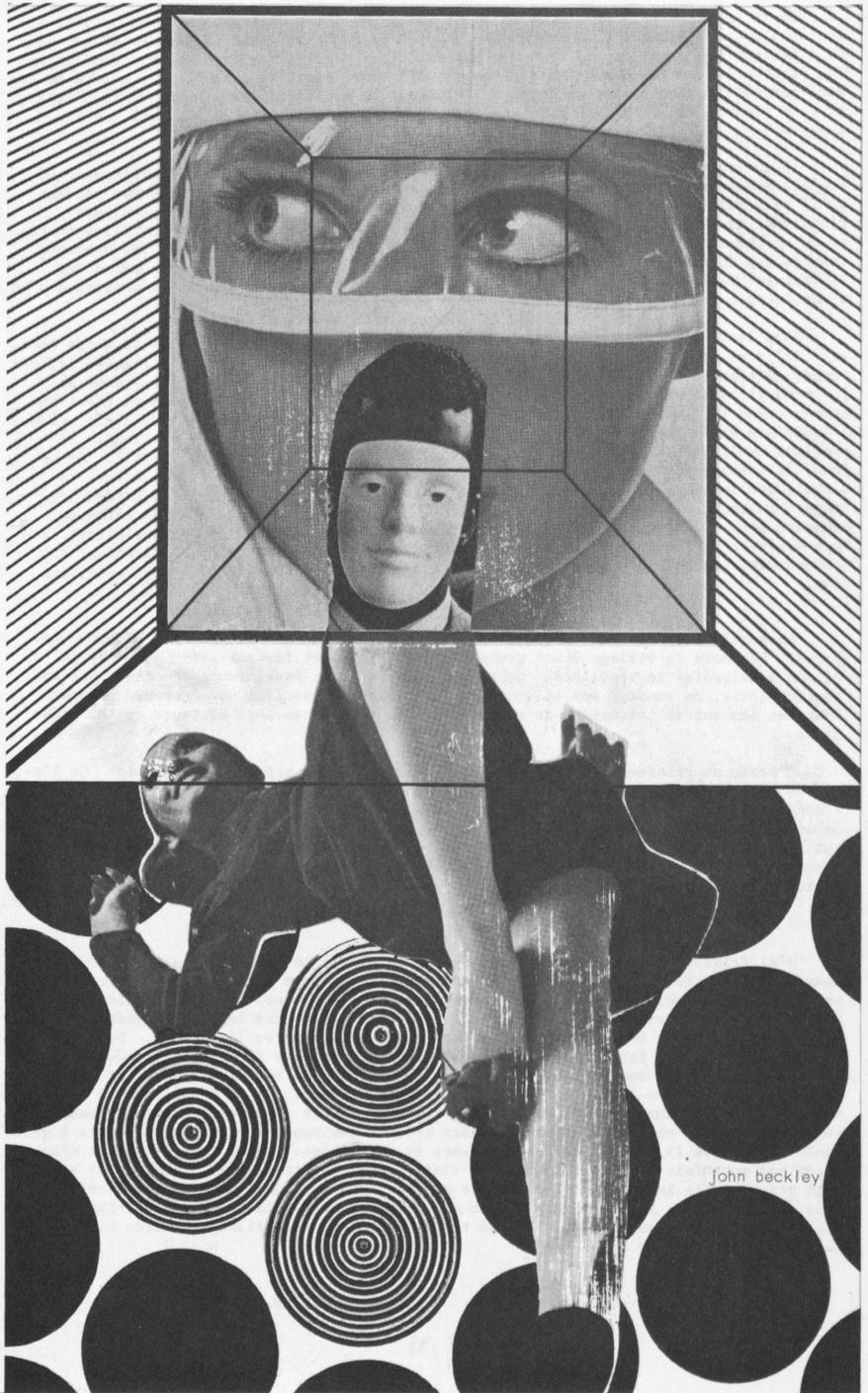
Nous les enfants, nous connaissions bien ce démon. C'était une preuve de notre courage de jeter des pierres contre la grande fenêtre sale de sa maison où de grandes lettres rouges, déteintes par les ans, annonçaient: HENRI LÉBOUC-CHARPENTIER. (Oui, dans sa jeunesse il avait été un charpentier très réputé. Mais un jour d'été, dans sa trentième année, quand il travaillait sur un toit vers midi, il a reçu une insolation. Il a perdu l'équilibre et il est tombé à terre. Sa conduite étrange datait de son accident. Il semblait avoir perdu l'usage de ses sens et il n'avait jamais repris le travail. De ce jour, il passait toujours son temps dans les champs sous les saules). D'ailleurs, ce n'était que les courageux d'entre nous qui osaient monter à son porche et regarder à travers la fenêtre dans les caves du sorcier. Quelquefois il sortait de son antre en grande colère, les yeux brûlants et un rictus au coin des lèvres. Il se précipitait, les bras écartés; il courait de-ci de-là et essayait maladroitement de saisir l'enfant qui le tourmentait; mais le héros arrivait toujours à se sauver. Ensuite nous nous enfuyions tous.

Le samedi soir le vieil Henri se trouvait assis à un bout du comptoir de notre taverne. Le reste du village était groupé à l'autre bout et ils passaient galement la soirée à calomnier le vieillard. Cependant le père Henri était toujours calme avec son sourire idiot, ne rompant son silence que pour répondre aux plus obscènes des injures. Pourtant les autres éclataient de rire et redoublaient leurs mots et leurs gestes grossiers.

C'était au printemps que le vieux père Henri a eu une attaque d'apoplexie. On l'a trouvé presque mort sous ses saules bien aimés près d'un rosier. Oui, je me rappelle, c'était un jeudi. Le matin suivant, la nouvelle s'était répandue partout dans le village; on entendait Mme Henri qui pleurait, qui poussait de longs cris terribles. La nouvelle qui avait suscité le plus de rires était qu'on l'avait baigné de force à l'hôpital. Les femmes disaient qu'elles auraient aimé voir ce spectacle. Ce jour-là, au crépuscule, il était mort.

J'ai frissonné dans la première fraîcheur du soir. Le soleil s'était couché et il commençait à faire nuit. J'étais encore debout dans la boue malodorante. Les ombres des saules morts s'étendaient d'une façon menaçante sur les ronces. Pourquoi avais-je pensé au père Henri? Ce vieux dégoutant--répugnant comme cette terre laide et dévastée--cette "gaste" terre! J'ai regardé la rose que je tenais encore entre les doigts. Déjà elle était en train de se faner. Son odeur semblait maintenant se fondre à celle du ruisseau. J'ai rejeté la fleur en arrière par-dessus mes épaules. Je me suis retourné et j'ai regagné le sentier. De loin j'ai entendu la voix de ma femme qui me disputait. J'avais encore oublié de ramasser les papiers qui s'étaient égarés sur notre pelouse. Pendant un court moment j'ai pensé m'échapper et aller trouver mes copains à la taverne--mais à quoi bon?--sans cesse il y avait là des arguments et des luttes. Il me semblait qu'il n'en était pas autrefois ainsi. Du moins, le vieil Henri n'était plus là. Résigné, j'ai dirigé mes pas vers la maison. Pourtant je me suis arrêté et j'ai regardé une dernière fois derrière moi. La rose était là, au milieu du sentier. La brise du soir fraîche et légère soulevait la poussière du chemin recouvrant d'un mince film brun cette fine tache palie.

W.W. Robson



john beckley

MYTHOLOGIE PHANTHEISTE ET CAHOTIQUE

Les himmondes carognes immobiliaient Vecain.
L'argile aux cheveux roux, dessus son pied tressée,
Soutirait un cri mourd dans l'aire ensemencée
Où pillaient les tamines qui sombrent le chemin.

Soliloquant, souvent, systèma les moyens
Que l'on oyait surgir, stratagèmes sans nez,
Pour que semblât plus tôt sur sa motto cyclée
Le compelot qu'ourdaît Vulnus le grand rapin.

Et Nithronithropei stuméfiait, prospère,
Sublime orchidéique et porcher aurifère,
Le Sphynx hypodermial qu'il hachait en mâchant;

Puis, breloquant l'histoire de son oeil ostracique,
Il parfit d'un rond vert son turbe nerf de pique,
Et dans le four sans pain se styxa en ramant.

Michel Coclet



